THÉATRE FRANÇAIS

OU BIEN COLLECTION

DE

Drames, Comédies,
Veudevilles & Tragédies

Prix 2 Francs



PARIS
Michel Lévy, Frères
Libraires-Editeurs

MISS SUZANNE

COMÉDIE

Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Gymnase, le 3 décembre 1867.


IMPRIMERIE J. CLAYE
RUE SAINT BENOIT 7
PARIS

MISS SUZANNE

COMÉDIE

EN QUATRE ACTES, EN PROSE

PAR

ERNEST LEGOUVÉ

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE







PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1868

PERSONNAGES

VILLENEUVE, sculpteur sur bois	MM. LANDROL.
LE COLONEL TAVERNIER	ARNAL.
PAUL DE BRIGNOLES	P. BERTON.
JOSEPH DUPONT, élève de Villeneuve	POREL.
SUZANNE, fille de Villeneuve	Mmes PIERSON.
MARTHE, sœur de Villeneuve	CHAUMONT.
MADAME TAVERNIER, femme du colonel	FROMENTIN.
ÉDITH, sa fille	BARATAUD.
LA COMTESSE DE BRIGNOLES, mère de Paul	PASCA.
LAURENCE	ANGELO.
JASMIN, domestique du colonel	MM. LEFORT.
ANTOINE, jardinier	ULRIC.
FRANÇOISE, domestique de Villeneuve	Mmes JOSÉPHINE.
JEANNETTE	JEANNE.
UN DOMESTIQUE	M.

En 1860.

Les trois premiers actes, à Paris; le quatrième, en Normandie.

MISS SUZANNE

ACTE PREMIER.

Une pièce de l'appartement de Villeneuve. — Ameublement simple, mais d'un goût artistique. Çà et là, sur les meubles et contre les murs, des objets d'art, des figurines en bois, des médailles de la renaissance. — Porte à droite donnant dans l'atelier. Porte au fond. Au milieu, une table chargée de petits objets d'art.

SCÈNE PREMIÈRE.

VILLENEUVE, puis JOSEPH.

VILLENEUVE, travaillant à son établi, qui est au fond à gauche.

Je n'y suis pas encore... c'est trop lourd ! Il faudrait plus de délicatesse dans cette figurine... (Travaillant.) Cela vient !.., cela vient!... Allons, l'année 1860 sera bonne pour moi !

JOSEPH, entrant; il s'approche et salue avec une gravité affectée [1].

M. Villeneuve... notre illustre sculpteur sur bois?

VILLENEUVE, se levant.

C'est moi, monsieur... Mais, pardon... ne connaîtriez-vous pas M. Joseph Dupont... l'illustre élève de M. Villeneuve?...

JOSEPH, saluant avec gravité.

C'est moi, monsieur.

1. Villeneuve, Joseph.

VILLENEUVE, *galement et affectueusement.*

Allons, gamin! assieds-toi là et causons [1]!... Causons de notre art! Oh! notre art, c'est ce que j'aime le mieux au monde.

JOSEPH, *assis.*

Le mieux!... le mieux! après...

VILLENEUVE, *vivement.*

Après ma fille, parbleu! ma Suzanne! Elle a été si longtemps absente!... Je lui dois douze ans d'affection et les intérêts.

JOSEPH.

Et puis encore, après...

VILLENEUVE.

Après ma sœur, c'est clair! ma petite Marthe, qui, à la mort de ma pauvre Julienne, est venue s'installer ici, chez moi, et qui abuse de ce qu'elle est ma cadette de vingt ans... pour m'aimer à la fois comme une sœur et comme une fille!

JOSEPH.

Et puis encore, après...

VILLENEUVE.

Après... toi, peut-être?

JOSEPH.

Eh! c'est évident! Je voudrais bien voir que vous ne m'aimiez pas!

VILLENEUVE, *riant.*

Il est vrai que, toi et Suzanne...

JOSEPH, *avec embarras.*

Comment?

VILLENEUVE.

Allons!... Ne tremble pas... cela s'arrangera!... Tu sais que ma grande cheminée partira pour l'exposition de Londres?

JOSEPH, *se levant* [2].

Je crois bien! un chef-d'œuvre digne de Fourdinois.

1. Joseph, Villeneuve.
2. Villeneuve, Joseph.

VILLENEUVE, riant.

Diable de cheminée ! elle va faire une descente en Angleterre !... Pourvu que nous battions les Anglais à cette exposition !

JOSEPH.

Battre l'Angleterre en fait de goût ? Belle affaire ! Un pays, où il n'y a, dit-on, de poli que l'acier, et de fruits mûrs que les pommes cuites.

VILLENEUVE.

Laisse là ces plaisanteries, mon enfant ; tous les grands peuples se valent. (Changeant de ton.) Vas-tu demain au concert populaire ?

JOSEPH.

Je crois bien ! Je suis premier anabaptiste dans *le Prophète*, second peuple dans la prière de *la Muette*... et prétendant de Pénélope dans les chœurs d'*Ulysse !*

VILLENEUVE, pensif.

Oh ! tu es né dans le bon temps, toi !... Les orphéons ! les écoles primaires ! les écoles de dessin !... Tandis que moi, fils de paysan, élève d'artisan...

JOSEPH.

Vous vous êtes formé tout seul, ce qui fait que vous êtes original.

VILLENEUVE, souriant.

Si original, qu'il n'y en a pas deux comme moi !.. Enfin... n'importe, je peux mourir, je laisse un chef-d'œuvre !

JOSEPH, vivement.

Votre cheminée !

VILLENEUVE, gaiement.

Niais !... Ma fille !... (Mouvement de Joseph.) Te voilà encore troublé... Sois donc tranquille... avec l'aide de Marthe, notre bon ange à tous....

SCÈNE II.

LES MÊMES, MARTHE [1].

MARTHE.

Qu'est-ce qui profite de mon absence pour m'appeler ange ?

VILLENEUVE.

Parbleu ! c'est moi ! Quand je me suis vu tout seul, avec deux petits enfants... qui s'est chargé de les élever ? est-ce toi ?... Quand je les ai perdus... tous deux... en six mois..., qu'est-ce qui m'a soutenu ?... est-ce toi ?... Quand...

MARTHE, à Joseph [2].

Combien de fois vous a-t-il raconté cela... hein ?... Dieu ! que les hommes sont bavards !... Enfin... voilà qui est convenu ! je suis un ange ! Une fois ! deux fois ! trois fois !... je suis un ange !... Soit !... mais, par le ciel !... n'en parlons plus ! (Se tournant vers Joseph.) Parlons de celui-ci..., qui, en sa qualité d'homme, a aussi un terrible besoin qu'on le gouverne !...

VILLENEUVE, riant.

En sa qualité d'homme ?... Et de quel droit nous maltraites-tu ainsi.

MARTHE.

Du droit que me donne la supériorité de mon sexe sur le tien !...

VILLENEUVE, riant.

Ah ! ah !

MARTHE.

C'est évident !... L'homme le plus raisonnable n'atteint jamais au bon sens pratique d'une fille qui a passé vingt ans !... La preuve !... Tu as du talent, tu as du cœur, tu as du caractère, et, de plus, tu as cinquante ans ; moi... j'en ai vingt-cinq sans que ça paraisse ! Quelle est la bonne tête de la maison ?... Est-ce

1. Marthe, Villeneuve, Joseph, qui remonte.
2. Joseph, Marthe, Villeneuve.

toi ?... ou moi ?... C'est moi!... Voilà qui est sans réplique... (Montrant Joseph.) Revenons à celui-ci, qui certes n'arrangera pas ses affaires si je ne m'en mêle pas.

JOSEPH.

Comment, mademoiselle ?

MARTHE.

Croyez-vous qu'on n'ait pas d'yeux ? Vous aimez beaucoup mon frère ?

JOSEPH, avec élan.

Si je l'aime !

MARTHE.

Oui, oui, mais je m'imagine que ce n'est pas pour mon frère... que vous inventez dix fois par jour des prétextes pour monter ici... quand il n'y est pas.

JOSEPH, avec trouble.

Vous avez remarqué...?

MARTHE.

Mon Dieu, oui ! j'ai remarqué !... Oh! l'affaire ne sera pas facile et demandera du temps! Suzanne est charmante... vous, vous n'êtes pas laid, si vous voulez... mais enfin... vous n'êtes pas beau !

JOSEPH.

Je le sais bien.

MARTHE.

Vous êtes comme tous les hommes !

VILLENEUVE, à Joseph [1].

Mais tu as ce que Suzanne, qui a voulu gagner sa dot elle-même, estime avant tout : du talent, et un bel avenir ! Les arts industriels n'étaient qu'un commerce autrefois... ils deviennent une des gloires de notre pays... Il faut que tu aies ta part dans cette gloire-là ; il faut que tu sois tout ce que je n'ai pas pu être.

JOSEPH.

Moi ?

1. Joseph, Villeneuve, Marthe.

VILLENEUVE.

Le sculpteur sur bois d'aujourd'hui, instruit, poli, lettré, peut être un artiste autant qu'un artisan. L'artisan d'hier, privé comme moi d'éducation première, empêtré dans son ignorance et sa grossièreté...

JOSEPH.

Ne vous calomniez donc pas ainsi!

VILLENEUVE.

Je me juge; il y a toujours en moi un vieux fond d'ouvrier, qui reste sous l'artiste... Tu ne sais donc pas qu'à trente ans je ne savais pas encore lire...

JOSEPH.

Comment ?

MARTHE.

C'est vrai. Il avait déjà des cheveux gris quand il a eu le courage d'aller à l'école ; je me rappelle ça...

JOSEPH.

Mais comment se peut-il qu'un homme de votre intelligence...?

VILLENEUVE.

Comment?... comment?... Comment mon père a-t-il été forcé de tirer parti de moi à sept ans?... Comment, à dix, au lieu d'aller à l'école, m'a-t-il fallu mener les troupeaux au pacage pour gagner dix sous?... Comment, plus tard, ai-je dû prendre un état pour soutenir mes parents infirmes?... Le gain, toujours le gain!... car gagner, c'était manger... Le peu que je sais, le peu que je suis, il m'a fallu le conquérir tout seul, pied à pied... à force de labeurs...

JOSEPH.

Plaignez-vous donc après ce que vous êtes devenu.

MARTHE.

Bien dit!

VILLENEUVE.

Je m'en suis tiré, moi, parce que j'ai quelque énergie; mais combien d'êtres plus faibles périssent dans cette lutte!... Com-

bien d'intelligences délicates avortent dans ces épreuves!... Comment ne force-t-on pas les parents à instruire leurs enfants!... On a le droit légitime de prendre un fils à son père, pour en faire un soldat, on ne l'a pas pour en faire un homme! On peut l'envoyer sur un champ de bataille, on ne peut pas l'envoyer à l'école! On peut, on doit lui dire : « Paye à ton pays la dette du sang, » et on ne peut pas ajouter : « Paye-lui celle de l'intelligence! » Est-ce juste? Est-ce raisonnable? (Avec colère.) Mais, puisque vous avez des lois qui vous permettent de déposséder les propriétaires dans l'intérêt de l'État..., expropriez-nous donc de notre ignorance pour cause d'utilité publique!

SCÈNE III.

LES MÊMES, FRANÇOISE.

FRANÇOISE, annonçant.

Mademoiselle Édith Tavernier, l'élève de mademoiselle Suzanne, avec sa mère et une dame que je ne connais pas.

VILLENEUVE.

Je sais qui c'est.

MARTHE.

Je vais à mes affaires.

JOSEPH.

Je descends à l'atelier. (Ils sortent.)

SCÈNE IV.

VILLENEUVE, MADAME TAVERNIER, LA COMTESSE, ÉDITH[1].

MADAME TAVERNIER.

Bonjour, monsieur Villeneuve.

VILLENEUVE.

Madame, mademoiselle!...

1. Villeneuve, madame Tavernier, Édith, la comtesse.

MADAME TAVERNIER, nommant la comtesse à Villeneuve.

Madame la comtesse de Brignoles!... (Villeneuve salue et offre des siéges [1].)

ÉDITH, à Villeneuve.

Que je vous avais annoncée... Miss Suzanne est-elle ici?...

VILLENEUVE.

Elle avait ce matin une leçon à donner rue Montmartre, et une autre, je crois, rue Cassette. Je ne sais si elle est rentrée.

ÉDITH.

Il faut absolument qu'elle le soit!... Madame de Brignoles est si désireuse de la voir... de lui parler!... (Bas, à Villeneuve.) Une bonne leçon que nous vous amenons.

VILLENEUVE, souriant.

Nous nous en rapportons à vous... (Souriant, à la comtesse.) Seulement, madame, je dois vous prévenir que Suzanne prétend qu'il ne faut pas se fier aux renseignements de mademoiselle Tavernier sur elle.

ÉDITH.

Ah! miss Suzanne m'attaque?... Eh bien, amenez-la... et je vais lui répondre, moi! (Villeneuve sort.)

SCÈNE V.

LA COMTESSE, MADAME TAVERNIER, ÉDITH[2].

LA COMTESSE.

Ah çà! vous l'adorez donc?...

ÉDITH.

Si je l'aime!... Imaginez-vous que, depuis quatre mois..., depuis qu'elle me donne des leçons d'anglais et de musique...

LA COMTESSE, l'interrompant.

De musique aussi?...

1. Madame Tavernier, Édith, Villeneuve, la comtesse.
2. Madame Tavernier, Édith, la comtesse.

ÉDITH.

Elle fait, dit-elle, tout ce qui concerne son état!... Depuis quatre mois donc, elle a été notre bonne fée à tous, elle a métamorphosé la maison. Ainsi, me voilà, moi! J'étais inégale de caractère, ne sachant pas m'occuper..., fantasque..., enfant gâtée..., maussade...

LA COMTESSE.

Ne dites donc pas de mal de mes amies, mademoiselle!

ÉDITH.

N'est-ce pas, maman, que c'est vrai?...

MADAME TAVERNIER, souriant.

Il y a quelque chose, il y a quelque chose!...

ÉDITH.

Eh bien, maintenant... pourquoi est-ce que je suis très-gentille...?

MADAME TAVERNIER.

Tu te rattrapes!...

ÉDITH.

Eh bien, est-ce que ce n'est pas?... est-ce que je ne suis pas...?

MADAME TAVERNIER.

Oui, oui, ma fille, tu es très-gentille!...

ÉDITH.

Eh bien, qui a fait ce miracle?... Miss Suzanne. Elle m'a appris à m'intéresser à tout... Elle m'a donné le goût de l'étude... Voilà maman...

LA COMTESSE.

Votre maman aussi?...

ÉDITH.

Maman s'ennuyait très-souvent.

LA COMTESSE.

Hein!...

ÉDITH.

Papa nous laissait si souvent seules!... Eh bien, miss Su-

zanne a donné à maman l'idée de fonder une école... un ouvroir...

MADAME TAVERNIER, souriant.

Et maman n'est plus ennuyée ni ennuyeuse. Il y a quelque chose, il y a quelque chose!...

ÉDITH.

Voilà papa...

LA COMTESSE.

Votre père aussi?...

ÉDITH.

Papa s'endormait tous les soirs.

LA COMTESSE.

Le colonel?

ÉDITH.

Il ne veut pas en convenir; mais, l'autre soir, il ronflait si fort, qu'il a réveillé Pyrame. Eh bien, depuis que miss Suzanne vient quelquefois passer la soirée avec nous, il ne dort plus..., il...

LA COMTESSE.

Décidément, c'est donc une merveille! (On se lève[1].)

MADAME TAVERNIER.

Pas le moins du monde! mais, ce qui est rare en France, et surtout chez les jeunes filles, elle a un caractère. Revenue seulement depuis un an d'Amérique, où elle a été élevée...

LA COMTESSE, surprise.

Elle a été élevée en Amérique?

ÉDITH.

C'est pour cela que nous l'appelons miss Suzanne... C'est moi qui lui ai donné ce nom-là.

LA COMTESSE.

Comment son père l'a-t-il envoyée si loin?...

MADAME TAVERNIER.

Par nécessité. Pauvre et chargé alors de famille, il la confia

1. Édith, madame Tavernier, la comtesse.

à la tendresse d'une vieille parente, établie à New-York comme maîtresse de pension. Suzanne y reçut une éducation solide, et en rapporta une âme forte et habituée à une vie de travail et au gouvernement d'elle-même.

LA COMTESSE, gaiement.

Une petite Yankee, enfin!... *Help yourself!* Compte sur toi!... (Édith remonte.)

MADAME TAVERNIER.

Oui; mais cela, sans raideur, sans effort, gaiement, naïvement!... Nos filles sont naïves par ignorance. Elle l'est, elle, par droiture[1]. Édith l'appelle *miss Suzanne;* je l'appelle, moi, *miss Sincère!...* C'est une ingénue de vingt ans! Et elle traverse la rude existence de maîtresse au cachet, comme elle a franchi les douze cents lieues qui nous séparent de New-York, allant toujours droit devant elle, et ouvrant sur tout et sur tous ses grands yeux limpides, comme pour dire : « Oh! regardez! regardez! Il n'y a rien de caché là dedans!... »

ÉDITH.

La voici! (Courant à elle et l'embrassant.) Bonjour, chère miss Suzanne!...

SCÈNE VI.

Les Mêmes, VILLENEUVE, SUZANNE[2].

VILLENEUVE, à Suzanne.

Oui, ma chère enfant, madame la comtesse de Brignoles veut bien, sur la recommandation de madame Tavernier...

LA COMTESSE, l'interrompant et allant à Suzanne[3].

Madame de Brignoles, mademoiselle, vient vous demander une faveur... c'est de lui consacrer quelques instants de votre travail.

1. Madame Tavernier, la comtesse, Édith.
2. Villeneuve, Suzanne, Édith, madame Tavernier, la comtesse.
3. Édith, Suzanne, Villeneuve, la comtesse, madame Tavernier.

SUZANNE, souriant.

Une faveur, madame? Oh! je vois que c'est mademoiselle Édith qui vous a parlé de moi! Je suis tout à vos ordres. (Villeneuve fait asseoir les deux dames.)

LA COMTESSE.

Voici ce dont il s'agit : vous savez très-bien l'anglais, n'est-ce pas?...

ÉDITH.

Si elle sait bien l'anglais! M. Turner dit n'avoir jamais connu personne qui le sût aussi bien.

SUZANNE, la grondant doucement.

Taisez-vous donc!... On croira que c'est moi qui vous apprends ces choses-là...

LA COMTESSE.

Mon mari, le général de Brignoles, a laissé des mémoires inédits sur sa campagne d'Espagne.

SUZANNE.

Dans la Corogne... oui! je sais.

LA COMTESSE.

Comment!... Vous savez?...

SUZANNE.

J'ai souvent entendu parler à New-York de cette campagne à un général anglais qui avait plus d'une fois rencontré en face de lui M. de Brignoles...

LA COMTESSE, avec émotion.

Eh bien, que disait-il de lui?...

SUZANNE.

Deux mots qui m'ont frappée : « Je n'ai connu, quant à moi, que le général Joubert qui fût aussi brave que M. de Brignoles, et que le maréchal Suchet qui fût aussi honnête!... »

LA COMTESSE.

Jugez donc alors quel culte doit m'inspirer un tel souvenir!.. Jugez quelle tâche à la fois douce et difficile m'est imposée!...

Ces mémoires sont le plus bel héritage de mon fils... (Avec un mélange de tristesse et de tendresse.) Car j'ai un fils!

MADAME TAVERNIER, à Suzanne.

Vous croyez que c'est au collége? Du tout! à l'armée! Un brave officier, décoré avant vingt-cinq ans, et qui sera digne de son père.

LA COMTESSE.

Merci de l'avoir dit pour moi!... Car je ne l'aurais pas osé peut-être!... Mais je suis si heureuse que tout le monde le sache!...

SUZANNE, Souriant.

Je le savais.

LA COMTESSE.

Comment?...

VILLENEUVE, qui travaille, prenant une carte sur son établi.

Voici la carte de M. de Brignoles.

LA COMTESSE, à Suzanne.

Comment! vous connaissez mon fils?

SUZANNE, gaiement.

Une connaissance qui n'est pas bien ancienne! Je l'ai rencontré une fois, par hasard; je l'ai obligé, par bonheur, et il a mis sa carte chez moi, par politesse... Voilà tout!

LA COMTESSE, avec émotion.

Eh bien, les mémoires de son père, la vie de son père, les exemples de son père peuvent seuls le protéger,... le défendre peut-être...

MADAME TAVERNIER.

Comment, le défendre?...

LA COMTESSE.

Oui, contre un grand danger!... Et mon plus sûr moyen de le sauver est le souvenir de son père!... Mais j'ai besoin d'un aide pour remplir ce devoir... et je compte sur vous, mademoiselle... (Elle se lève, ainsi que madame Tavernier [1].)

1. Édith, Villeneuve, Suzanne, la comtesse, madame Tavernier.

SUZANNE.

Sur moi, madame ?... Comment ?...

LA COMTESSE.

J'ai un nombre considérable de documents anglais, lettres, dépêches originales... je vous en demanderai la traduction...

SUZANNE.

Je ferai de mon mieux pour vous satisfaire.

LA COMTESSE.

Je serai peut-être un peu exigeante...

SUZANNE.

Vous aurez bien de la peine à me le paraître, madame...
(Villeneuve remonte.)

LA COMTESSE.

Je ne me dessaisirai jamais de ces papiers; il faudra donc que vous veniez chez moi.

SUZANNE.

Je ne puis compter cela comme une peine.

LA COMTESSE.

Il reste une dernière question à vider, et, quoiqu'il soit toujours un peu embarrassant de parler d'argent...

SUZANNE.

Cela ne m'embarrasse en rien ; puisque je vis de mon travail, il est tout simple que j'en reçoive le prix.

LA COMTESSE.

Eh bien, ce prix, c'est mademoiselle Édith qui le fixera.

ÉDITH [1].

C'est cela !... Je vous ferai payer très-cher !...

LA COMTESSE.

Ruinez-moi !... je ne m'en plaindrai pas!... (A Suzanne.) Quand commençons-nous?... Demain, à onze heures, chez moi, cela vous va-t-il ?...

1. Suzanne, Édith, la comtesse, madame Tavernier.

SUZANNE.

Demain, à onze heures!...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, JOSEPH[1].

JOSEPH, à Villeneuve.

Une dame vient pour voir et acheter votre grand bahut; peut-elle entrer?...

VILLENEUVE.

Si ces dames le permettent...

MADAME TAVERNIER.

Nous vous laissons.

SUZANNE.

Je vais vous reconduire jusqu'en bas.

JOSEPH, à la cantonade.

Entrez, madame. (Au moment où madame Tavernier, Édith, la comtesse et Suzanne s'apprêtent à sortir par la droite, Laurence entre par le fond.)

LA COMTESSE, apercevant Laurence.

Ciel! (Elle s'arrête. Madame Tavernier et Édith ont franchi la porte.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LAURENCE[2].

SUZANNE, à la comtesse, qui est restée en arrière.

Ne venez-vous pas, madame?

LA COMTESSE.

Non! veuillez prier ces dames de partir seules... J'ai un mot à dire à votre père... (Suzanne sort.)

1. Villeneuve, Suzanne, Joseph, Édith, madame Tavernier, la comtesse
2. La comtesse, Villeneuve, Laurence, Joseph, Suzanne.

JOSEPH, à part.

Quelle jolie toilette!... Elle ne doit pas donner des leçons au cachet, celle-là! (Il remonte.)

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, VILLENEUVE, JOSEPH, LAURENCE.

LA COMTESSE, à Villeneuve,

Occupez-vous de madame, je vous prie; j'attendrai, moi, en regardant un de vos petits chefs-d'œuvre. (Joseph lui donne un petit coffret qu'elle feint d'examiner avec beaucoup d'attention, tandis qu'elle cherche toujours à voir Laurence. Elle est assise à gauche [1].)

LAURENCE.

Monsieur, mon marchand de meubles m'a dit que vous aviez un bahut sculpté à vendre?

VILLENEUVE.

Oui, madame.

LAURENCE.

Est-il charmant, ce meuble?

VILLENEUVE.

J'ai fait de mon mieux!

LAURENCE, lorgnant partout.

C'est que je vous avertis que je suis fort difficile.

VILLENEUVE.

Les artistes aiment à placer leurs œuvres chez les connaisseurs.

LA COMTESSE, à part, cherchant toujours à la voir.

Est-ce bien elle?

LAURENCE, lorgnant et regardant partout, et prenant un couteau à papier sculpté sur la table.

Joli petit bibelot! (Tout en le regardant.) Et quel est le prix de votre bahut?

1. La comtesse, Joseph, Laurence, Villeneuve.

VILLENEUVE.

Quinze cents francs!...

LAURENCE, remontant.

Quinze cents francs!.. quinze cents francs!.. cela veut dire?..

VILLENEUVE, froidement.

Cela veut dire quinze cents francs, madame! (A part.) Où donc ai-je vu cette figure-là?

LAURENCE aperçoit la carte de Paul de Brignoles que Villeneuve a remise à la glace.

Ah! mais je suis en pays de connaissance, moi... Je vois là une carte... M. de Brignoles achète aussi chez vous?..

LA COMTESSE, à part.

Elle connaît mon fils!

VILLENEUVE, à Laurence.

Non, madame!

LAURENCE.

Eh! mais tant pis pour vous!... (Avec un sourire.) Il paraît que... il s'entend en... en jolies choses, M. de Brignoles...

LA COMTESSE, à part.

Il paraît!... Ce n'est pas elle!

LAURENCE, qui regarde, lorgne partout et touche à tout, apercevant un cadre sur un panneau.

Oh! le délicieux petit cadre! Et la photographie qu'il renferme donc!.. (A Villeneuve.) C'est un portrait?

VILLENEUVE.

Celui de ma fille!

LAURENCE.

Eh bien, vos meubles ne sont pas ce qu'il y a de plus joli chez vous, monsieur! Voyez-vous souvent M. de Brignoles?

VILLENEUVE.

Je ne l'ai jamais vu.

LAURENCE.

Ah!...

VILLENEUVE.

Mais si vous voulez regarder ce bahut, madame?...

LAURENCE.

Très-volontiers...

JOSEPH.

Je vous montre la route... (Il la conduit vers l'atelier, à droite.)

VILLENEUVE.

Madame... (Laurence entre dans l'atelier, suivie de Joseph.)

SCÈNE X.

VILLENEUVE, LA COMTESSE [1].

LA COMTESSE, à part, avec une grande agitation.

Est-ce bien elle?.. Je n'ose le dire, je l'ai entrevue... de si loin!.. sa voiture l'emportait si rapidement!

VILLENEUVE, qui a suivi de l'œil Laurence, redescendant la scène.

Mais où donc ai-je aperçu...? Oh! je me rappelle maintenant! (Allant à la comtesse, avec une voix émue.) Voulez-vous me rendre un bon office, madame?

LA COMTESSE.

Lequel?

VILLENEUVE.

Permettez-moi de dire que ce bahut est à vous!

LA COMTESSE.

Pourquoi?

VILLENEUVE, avec violence.

Parce que je ne veux pas que des ouvrages faits par moi tombent en de telles mains...

LA COMTESSE.

Comment?

VILLENEUVE, avec énergie.

Vous ne pouvez pas savoir quel sentiment nous inspire, à nous, hommes de travail, la vue de ces femmes...

1. La comtesse, Villeneuve.

LA COMTESSE, vivement, se levant.

Vous connaissez cette femme?

VILLENEUVE.

Je la reconnais!... On me l'a montrée au théâtre... trônant auprès de je ne sais quel millionnaire imbécile... éblouissante de diamants honteux.

LA COMTESSE, vivement.

Son nom? son nom? Est-ce Laurence?

VILLENEUVE.

Je ne sais!.. On ne m'a pas dit son nom!.. Mais vous-même, madame, d'où vient votre émotion?

LA COMTESSE.

C'est que, moi aussi, j'en connais une... est-ce celle-ci?... je ne peux le dire!... charmante... d'autant plus redoutable qu'elle joint plus d'une séduction de grâce et de talent à sa fatale beauté!.. Vous me parlez de votre indignation, à vous, en face de ces créatures maudites!... Que doivent-elles donc nous inspirer, à nous femmes, à nous mères?..

VILLENEUVE, avec force.

Rien de pareil à ce que nous éprouvons!.. car c'est de nos familles qu'elles sortent!

LA COMTESSE.

Et c'est dans les nôtres qu'elles entrent!... Elles nous prennent nos fils!... elles les avilissent! Celle-ci... est-ce celle-ci?... je ne veux pas la calomnier... cette Laurence a saisi une nouvelle victime!... Un jeune homme charmant... plein d'honneur! Il y a deux mois à peine qu'elle s'est emparée de lui... et déjà sa mère... je la connais!... sa mère ne le retrouve plus!... Confiance... épanchement... affection... tout a disparu!... Une expédition se prépare en Algérie : il hésite à partir à cause de cette femme!... C'est compromettre son avenir!... C'est presque manquer à son devoir!... Il oublie tout pour ne pas quitter cette femme.

LAURENCE, dans la coulisse.

C'est bien!

LA COMTESSE.

La voici. (A part.) Oh! à tout prix, il faut savoir la vérité!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LAURENCE, paraissant à la porte de l'atelier, à droite; puis SUZANNE, paraissant à la porte du fond.

LAURENCE, parlant à la cantonade.

Il est charmant! il me plaît beaucoup!

SUZANNE, ouvrant la porte du fond [1].

Je viens de mettre ces dames en voiture!

LAURENCE, se tournant tout près de Suzanne.

Plus jolie que son portrait!.. (A Suzanne.) Mademoiselle, veuillez dire à...

VILLENEUVE, s'élançant vers sa fille et l'éloignant vivement de Laurence.

Éloigne-toi [2]!...

SUZANNE.

Comment?...

VILLENEUVE.

Je te défends de... de... Enfin, éloigne-toi!... (Suzanne sort par la gauche.)

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, LAURENCE, VILLENEUVE [3].

LAURENCE, à Villeneuve.

Vous avez du talent, monsieur le sculpteur; mais vous êtes un peu bizarre...

VILLENEUVE.

En effet... madame... on me l'a toujours dit!

1. La comtesse, Villeneuve, Suzanne, Laurence.
2. La comtesse, Villeneuve, Laurence.
3. La comtesse, Villeneuve, Laurence.

LAURENCE.

Enfin, je n'ai rien à faire avec vos petites scènes de famille!.. Il ne s'agit que de votre meuble... Il me convient, je le prends... Vous le ferez porter chez moi..., rue... (Mouvement de la comtesse.)

VILLENEUVE.

Cette adresse est inutile, madame.

LAURENCE.

Inutile!... et pourquoi?

VILLENEUVE.

Je me rappelle que ce meuble ne peut sortir d'ici!

LAURENCE.

Qu'est-ce que cela veut dire? Ce meuble est à moi. Vous me l'avez fait quinze cents francs... j'en donne quinze cents francs!... Il est à moi!...

VILLENEUVE, se contenant.

Pardon, madame!... je vous répète que je m'étais trompé, que je n'ai pas le droit de disposer de ce meuble.

LAURENCE.

Il y a une énigme là-dessous! On ne change pas ainsi d'idée en une seconde... C'est à moi que vous ne voulez pas vendre ce meuble? c'est chez moi que vous ne voulez pas qu'il vienne?... Pourquoi cela, mon cher monsieur, s'il vous plaît?

VILLENEUVE, éclatant.

Parce que je ne veux pas...

LA COMTESSE.

Assez, monsieur Villeneuve! je ne veux pas, moi, être plus longtemps la cause de ce débat!

LAURENCE [1].

Comment?

LA COMTESSE.

C'est à moi, madame, que ce meuble était promis; mais je

1. Villeneuve, la comtesse, Laurence.

puis en choisir un autre... et si M. Villeneuve veut disposer de celui-ci...

LAURENCE.

C'est trop de bonne grâce, madame; je devrais peut-être y répondre en me retirant à mon tour... mais je tiens beaucoup à ce meuble... il complète un ameublement dont j'ai besoin pour une circonstance importante!

LA COMTESSE.

Madame!..

LAURENCE, à Villeneuve [1].

Je vous prierai donc de me l'envoyer aujourd'hui, rue de Ponthieu... Madame Laurence Denham...

LA COMTESSE, à part.

C'est elle!...

LAURENCE, à Villeneuve.

Aujourd'hui, n'oubliez pas... car je pars peut-être demain...

LA COMTESSE, vivement.

Vous partez?

LAURENCE.

Pour un mois. Je vais à Bade.

LA COMTESSE, l'interrompant malgré elle.

A Bade?... Voyager seule... si jeune!...

LAURENCE, d'un air négligent.

Un hasard heureux me donne un charmant compagnon de route... dont nous prononcions le nom tout à l'heure.

LA COMTESSE, saisissant la carte de son fils avec angoisse.

Le nom qui est sur cette carte?

LAURENCE, avec un peu d'étonnement.

Peut-être... Mais...

LA COMTESSE, poussant un cri de douleur.

Ah!

1. Villeneuve, Laurence, la comtesse.

LAURENCE, avec surprise.

Ce cri... ces questions... Mais, pour m'interroger ainsi..., qui êtes vous donc, madame?

LA COMTESSE.

La comtesse de Brignoles.

LAURENCE.

Sa mère !... (Un silence.)

LA COMTESSE, allant à elle.

Ce que vous avez dit est-il vrai?

LAURENCE.

Probablement, puisque je l'ai dit !

LA COMTESSE.

Mon fils part avec vous?... mon fils ose affronter un tel scandale?

LAURENCE, avec un peu de hauteur.

Ah ! scandale... n'est ni courtois ni adroit ! Si j'ai un tel empire sur M. de Brignoles... et je l'ai !... il serait prudent peut-être de ne pas m'offenser... et il serait juste de se souvenir que je n'ai pas abusé de ce pouvoir !

LA COMTESSE.

Pas abusé?...

LAURENCE.

Une autre que moi eût bien facilement conduit votre fils à sa ruine !... L'ai-je fait?... Une autre eût fait éclat de cette liaison... J'en ai fait mystère... Il voulait donner sa démission pour me suivre... Qui l'en a empêché?... Moi !...

LA COMTESSE.

Vous?

LAURENCE.

Cela vous étonne; et moi donc ! Je ne sais comment expliquer ce qui se passe en moi, mais... quand je le vois si ensorcelé, je me surprends quelquefois à me dire : « C'est pourtant dommage !... Il n'était pas fait pour cet amour-là !... »

LA COMTESSE.

Comment?...

LAURENCE.

est si droit! si chevaleresque!... Il n'a pas un vice, ce garçon-là!...

LA COMTESSE, allant à elle.

Madame... si on m'avait dit ce matin que je vous rencontrerais aujourd'hui, et qu'au lieu de me détourner avec indignation... j'irais à vous... et que....

VILLENEUVE, à la comtesse[1].

N'oubliez pas qui vous êtes!

LA COMTESSE.

Je n'oublie rien!... je me rappelle... je me rappelle ce qu'elle vient de dire... (S'approchant de Laurence.) La femme capable d'un tel regret peut être égarée, mais ce n'est pas une femme perdue! Elle n'est pas implacable! elle entendra le cri de douleur d'une mère...

VILLENEUVE[2].

L'implorer!... vous!... la comtesse de Brignoles?... vous!... une femme de bien?

LA COMTESSE.

Il est des devoirs devant lesquels tout s'efface!...

VILLENEUVE.

Vous ne l'attendrirez pas!

LA COMTESSE.

Vous la calomniez! je le sens à son trouble... Quand elle m'entend, quand elle me voit m'approcher d'elle...

LAURENCE, retirant sa main avec une sorte d'émotion.

Madame...

LA COMTESSE, à Laurence.

Vous l'avez dit! vous seule pouvez l'arracher à vous! S'il vous suit à Bade, il est perdu; s'il part pour l'Afrique, il est sauvé... Laissez-le partir!... Une fois éloigné..., le charme maudit se rompra... (Se reprenant.) Maudit!... pardon!... Vous savez bien que je ne veux pas vous offenser!... Voyons!... Un bon mouvement! Écoutez cette voix qui vous a parlé quelquefois de regret... de remords... c'est vous qui l'avez dit... écoutez-

1. Laurence, Villeneuve, la comtesse.
2. Laurence, la comtesse, Villeneuve.

la!... Cette bonne action vous comptera aux yeux de Dieu... et des hommes!... Vous détournez la tête!... Vous ne m'écoutez pas!... (Avec un cri de désespoir.) O mon Dieu!... mon Dieu!... comment la toucher?... Que voulez-vous donc que je fasse?... Tout!... tout!... je suis prête à tout!... Faut-il que je vous supplie à mains jointes?... Faut-il que je proclame tout haut votre générosité?... Faut-il qu'un jour... en public... dans un théâtre... dans une promenade... j'aille à vous... que je vous donne la main?... (Éclatant en sanglots.) Oh! grand Dieu!... est-ce bien moi qui parle?... et jusqu'où la passion maternelle nous fait-elle descendre!... (Elle tombe sur un siége en pleurant à sanglots[1].)

VILLENEUVE, à Laurence.

Mais répondez donc! Un homme rude comme moi pleure en l'écoutant!.. Et vous vous taisez!

LAURENCE, d'une voix sombre.

Laissez-moi, vous!... Ne détruisez pas par vos menaces l'effet de cette voix sur mon âme!... (Un grand combat paraît se livrer en elle.)

LA COMTESSE, se levant.

Elle hésite!... je suis sauvée!... Eh bien?...

LAURENCE, relevant tout à coup la tête.

Eh bien, il est trop tard! le rôle des femmes qui se sacrifient n'est pas le mien!... Si je l'aime,... moi... pourquoi le quitterais-je?

VILLENEUVE[2].

Vous l'aimez!...

LAURENCE.

Oui!... je l'aime!... à ma manière, soit!... mais je l'aime!... C'est étrange... je le veux bien!... mais cela est!... Je l'aime comme je peux aimer... en égoïste!... Je ne suis pas une femme de dévouement, moi... Mais je l'aime et je ne vois pas pourquoi je refuserais le sacrifice que m'offre sa passion!... (Elle s'assied près de la table.)

LA COMTESSE, avec terreur.

Un sacrifice! Que vous offre-t-il donc, grand Dieu?...

1. La comtesse, Laurence, Villeneuve.
2. La comtesse, Villeneuve, Laurence.

LAURENCE.

Ce que j'hésite depuis un mois à accepter... ce que vos prières, vos larmes même m'ont un moment décidée à refuser ! Mais, en m'examinant bien, je suis franche, je vois que tous ces sentiments généreux ne sont qu'à la surface !... Le fond de mon cœur est tout à mon intérêt... j'y cède !... Votre fils me propose de m'épouser !... j'accepte !

LA COMTESSE.

Vous épouser !

VILLENEUVE.

Lui !

LA COMTESSE.

Mon fils ! s'avilir à ce point !...

LAURENCE, avec hauteur.

Madame !... (Elle se lève.)

LA COMTESSE.

S'allier à vous !... lui ! un Brignoles-Montluçon !

LAURENCE.

Des personnages qui le valaient bien ont épousé des femmes qui ne me valaient pas !

LA COMTESSE.

Mais vous ne savez donc pas ce qui arriverait ce jour-là ?...

LAURENCE, avec hauteur et moquerie.

Il arriverait... il arriverait que vous seriez ma belle-mère... et c'est là pour moi un si grand honneur, madame, que je vais tout faire pour hâter ce moment ! (Elle salue pour sortir.)

LA COMTESSE.

Non, madame !.. Si ce jour-là arrive, ce n'est pas mon nom que vous porterez.. c'est mon deuil... car, auparavant, je serai morte, de honte et de douleur !...

ACTE DEUXIÈME.

Un salon chez M. et madame Tavernier. — Au lever du rideau, Jasmin et Antoine sont occupés à disposer des fleurs dans un des angles du salon. Un canapé à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

JASMIN, ANTOINE.

JASMIN.

Le colonel ne sera pas content de ces jardinières, monsieur Antoine !

ANTOINE.

Il n'y a pourtant pas, dans toute l'avenue de la Muette, un seul hôtel où il y ait d'aussi beaux camellias que chez madame Tavernier, monsieur Jasmin.

JASMIN.

Oui ; mais pourquoi n'avoir pas mis d'hortensias? Le colonel florissait en même temps que les hortensias ;... ce qui fait que, pour lui, le calendrier s'arrête là... Croiriez-vous qu'il veut que je m'appelle toujours Jasmin?... Jasmin, à mon âge!

ANTOINE.

Le fait est...

JASMIN.

Allez donc vite chercher des hortensias.

ANTOINE.

J'y vais !... (Regardant par la fenêtre.) Quelle jolie femme dans ce briska !...

JASMIN.

C'est sans doute une Phryné...

ANTOINE.

Une Phryné? qu'est-ce que c'est que ça?

JASMIN.

Je ne sais pas; c'est le colonel qui, lorsqu'il voit passer dans l'avenue une de ces dames, très-jolies et toutes peintes, dit toujours : « Jolie Phryné! » (Il s'approche aussi de la fenêtre.) Tiens! c'est la fameuse Laurence.

ANTOINE.

Qu'est-ce que c'est donc que Laurence?

JASMIN.

Celle qui avait si bien ensorcelé M. de Brignoles.

ANTOINE.

Le capitaine?

JASMIN.

J'ai tout su par un domestique de la maison! Il y a six semaines, il voulait l'épouser!

ANTOINE.

Lui!

JASMIN.

Sa mère a failli en mourir de chagrin.

ANTOINE.

Il y a bien de quoi!

JASMIN.

Mais, aujourd'hui, elle est beaucoup moins tourmentée... D'abord, le capitaine n'a pas épousé... on dit même qu'il avait presque rompu!... Malheureusement, hier, il a rencontré la belle, à l'Opéra, au bras d'un jeune homme... Il s'en est suivi une scène de jalousie... qui pourrait bien amener un raccommodement, surtout si... comme on le croit, il y a un duel entre les deux jeunes gens! Rien ne raccommode avec une femme comme de se battre pour elle!... Nous savons cela, nous autres qui avons vieilli au service du petit dieu ailé, comme dit le colonel.

ANTOINE.

La comtesse! (La comtesse entre. Antoine sort.)

SCÈNE II.

JASMIN, LA COMTESSE[1].

LA COMTESSE.

Ah! c'est vous, Jasmin. Madame Tavernier est-elle chez elle?

JASMIN.

Tout le monde est sorti, mais pour quelques instants seulement. Madame est allée, avec mademoiselle Édith et le colonel, voir les serres de la marquise de Blinval.

LA COMTESSE.

Est-ce que mademoiselle Villeneuve n'est pas encore arrivée?

JASMIN.

Elle ne sera ici qu'à une heure, madame la comtesse...

LA COMTESSE.

Eh bien, je vais vous laisser un mot pour elle.

JASMIN.

Voici tout ce qu'il faut pour écrire. (Sortant.) Dès que ces dames rentreront, je leur dirai que madame la comtesse est ici !.....

SCÈNE III.

LA COMTESSE, allant à la table et s'apprêtant à écrire.

Que c'est bon de respirer! Qui me l'aurait dit il y a six semaines ! J'étais désespérée... j'espère! J'étais sous le coup d'une malédiction, d'un déshonneur... je relève la tête... Oh! chère petite Suzanne !... comme je la bénis !... (Prenant la plume.) « Ne manquez pas de venir ce soir, ma chère enfant ! je ne puis me passer de vous un seul jour !... Si vous saviez tout ce que je vous dois !... » (Parlant.) Vraiment, il y a des êtres qui ont autour d'eux... comme une atmosphère de pureté qui purifie tout ce qui les approche !... Suzanne a fait chez moi le même

1. La comtesse, Jasmin.

miracle que chez madame Tavernier : sous son influence... Paul redevient chaque jour lui-même... J'ai pourtant encore un sujet d'inquiétude... la rencontre de cette femme... hier... à l'Opéra... Ce que j'ai cru voir... ce que j'ai cru entendre... Mais... grâce à Suzanne... (Apercevant son fils.) Lui !...

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, PAUL[1].

PAUL.

Vous ici, chère mère ?

LA COMTESSE.

Toi-même... qui t'amène?

PAUL.

Je viens parler d'une affaire assez grave avec le colonel... Et vous?...

LA COMTESSE.

J'attendais miss Suzanne.

PAUL, *galement.*

N'oubliez pas de lui dire que je lui ai traduit trois pages d'anglais.

LA COMTESSE, *avec joie; ils s'asseyent sur le canapé.*

Vraiment ! Comme je bénis ces leçons d'anglais qu'elle a consenti à te donner !... elles te permettent de travailler pour les mémoires de ton père !... elles te rapprochent de lui... de moi... elles t'apprennent tout ce qu'un Brignoles-Montluçon se doit à lui-même !...

PAUL, *souriant.*

Un Brignoles-Montluçon ! Ah ! quand vous avez prononcé ces deux mots...

LA COMTESSE.

Eh ! comment ne serais-je pas fière, orgueilleuse, si tu veux, de porter deux noms qui représentent à la fois ce que l'ancienne

1. Paul, la comtesse.

noblesse française a de plus illustre et ce que l'aristocratie de la gloire a do plus éclatant !

PAUL, *la regardant.*

Voyez un peu ces regards, cet accent : si on dirait que c'est une sainte qui parle ! Elle a tiré de cette union de l'ancien régime et de l'Empire un orgueil à double branche qui lui fait regarder l'héritier de ces deux grands noms... comme un être prédestiné.

LA COMTESSE.

Raille ! raille ! Tu ne sais pas ce qu'il y a de passion et de mystère dans le cœur maternel.

PAUL.

Je le devine... Mon pauvre père m'a raconté que, quand j'étais petit enfant, vous m'avez pris un jour dans vos bras en vous écriant : « O mon Paul ! ne me demande jamais un crime, car je crois que je le commettrais !... »

LA COMTESSE.

C'est pourtant vrai !

PAUL.

Comment !... vous avez dit cela ?

LA COMTESSE, *se levant.*

Tu ne le comprends pas?... je ne le comprends pas moi-même !..: On vante l'amour maternel comme le plus pur de tous les sentiments, et on a raison, car il est capable de tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde... Mais, faut-il te le dire ? il peut être capable aussi de tout ce qu'il y a de plus petit ! (*Paul se lève.*) Pour sauver son fils, on sacrifierait sa vie avec ivresse... on irait au martyre en chantant... on jetterait au vent sa fortune... ses passions... ses besoins... Mais, pour sauver son fils, on mentirait, on s'abaisserait. Regarde dans le monde, combien de fois l'amour maternel veut-il dire vanité et petitesse !... Une mère qui veut pousser son fils, qui veut marier sa fille, dépasse tous les diplomates en manéges et en intrigues... N'as-tu pas vu des mères presque insensées à force d'idolâtrie pour la beauté de leur fille, la corrompant à plaisir par leurs

sottes louanges, la perdant par leur faiblesse ! L'amour maternel a son ivresse, sa folie ! notre pauvre cœur humain est si misérable, qu'il trouve moyen de faire un vice avec une vertu.

PAUL.

Oh ! ne vous confondez pas avec de pareilles mères!

LA COMTESSE, lui mettant les deux mains sur les paules.

Moi! moi! Ah! si je te disais ce qui se passait dans mon cœur et dans ma tête... quand je te voyais chaque jour prendre le chemin de cette fatale rue de Ponthieu...

PAUL.

Ma mère!...

LA COMTESSE.

Cette femme t'avait tellement subjugué, fasciné!...

PAUL.

Ma mère!...

LA COMTESSE.

Pardon!... pardon!... Ne parlons plus de ce passé... (Avec inquiétude.) Car c'est bien le passé, n'est-ce pas?...

PAUL.

Je vous l'ai dit!...

LA COMTESSE.

Prouve-le-moi en pensant à l'avenir, au bonheur que tu pourrais trouver ici!...

PAUL.

Ici!...

LA COMTESSE.

Nous ne sommes pas riches, mon fils.

PAUL.

Vous oubliez mon majorat...

LA COMTESSE.

Dont tu m'abandonnes la moitié?

PAUL.

Dites que vous voulez bien m'en laisser une part, ma mère!...

LA COMTESSE.

Un grand nom ne se soutient qu'avec une grande fortune!...

Or, mademoiselle Édith, quoique immensément riche, est délicieuse de naïveté et de pureté... Madame Taverñier ignore ou feint d'ignorer tes folies et désire notre alliance, le colonel te pardonne tout.

PAUL.

Oh! le colonel ne doit pas être sévère. Vous savez son discours à ses officiers?... « Allons, jeûnes gens, friands de la lame!... et le cœur en écharpe!... » Il est d'un comique!

LA COMTESSE.

Lui! c'est un héros!

PAUL.

Parbleu! je le sais bien! mais c'est un héros comique! On cite de lui, dans la campagne de France, des traits de bravoure qui font presque peur!... et je vous réponds que c'est encore un rude homme dans un duel!... Mais il devrait se nommer Valcour!... Tendre comme un vieux vaudeville! Nous avons voyagé ensemble : il prenait la taille des filles d'auberge en les appelant friponnes! Et dans le monde!... quand il regarde une femme... c'est avec des yeux... des yeux de l'Empire...

LA COMTESSE[1].

Comment?

PAUL.

Oh! vous ne pouvez pas nier que ce ne soient des yeux particuliers dont l'espèce est perdue? On n'en trouve plus qu'au musée... dans les portraits de madame Lebrun... quelque chose de caressant, de luisant, d'insinuant... qui ne respecte ni le titre ni l'âge. (Il s'assied.)

LA COMTESSE.

Va, ris, ris; ta gaieté me fait tant de bien!

PAUL.

Oh! je ne riais pas ainsi, il y a deux mois, n'est-ce pas?

LA COMTESSE, debout près de lui, et lui prenant la tête.

Il est vrai! Ton front si sombre s'est éclairci! Je retrouve sur

1. La comtesse, Paul.

tes lèvres ton bon sourire d'autrefois! et tu as passé cette semaine deux soirées auprès de mon cher piano, avec Mozart et Suzanne! Et pourtant... (Avec émotion.) et pourtant... (Avec inquiétude.) si tout est rompu entre cette femme et toi, pourquoi donc, hier, à l'Opéra, sous le péristyle, t'es-tu approché d'elle?

PAUL, vivement.

Quoi! vous avez vu? vous avez entendu?

LA COMTESSE.

Entendu?... Non!... rien!... Quand je passai près d'elle, avec Suzanne, elle nous regarda, et prononça en ricanant quelques mots qui m'ont échappé!... mais, en me retournant, je t'ai vu, toi, t'approcher d'elle, lui parler...

PAUL, avec embarras, se levant [1].

Laissons ce sujet, ma mère, de grâce!...

LA COMTESSE, avec inquiétude.

Ah!...

PAUL, changeant de ton.

Vous n'avez pas vu le colonel?...

LA COMTESSE.

Il est chez la marquise de Blinval.

PAUL.

Permettez-moi d'aller l'y trouver..., il faut absolument que je lui parle. (Il fait un pas pour sortir.)

LA COMTESSE.

Dînes-tu avec moi, aujourd'hui?

PAUL.

Aujourd'hui..., non, chère mère!

LA COMTESSE, essayant de sourire.

Tu m'as déjà abandonnée hier...

1. Paul, la comtesse.

PAUL.

Hier, je n'étais pas libre...

LA COMTESSE.

Et demain?

PAUL.

Demain?... Je tâcherai!... Pourtant je ne puis en répondre. Vous permettez?... le colonel m'attend!... (Il sort.)

SCÈNE V.

LA COMTESSE, seule.

Qu'a-t-il?... Pourquoi ce trouble? Chez qui va-t-il ce soir? Chez qui a-t-il été hier?... chez qui ira-t-il demain? (Éclatant.) C'est chez elle!... Elle l'a ressaisi!... Ces maudites ont des reprises d'empire si soudaines et si terribles!... Que faire? L'ange seul peut combattre le démon!... (Elle va à la table, reprend la plume.) J'achève ma lettre : « Venez à quatre heures. Il faut que vous obteniez de lui une promesse, un sacrifice. Priez-le de ne plus retourner à l'hôtel de la rue de Ponthieu. Ce qu'est cet hôtel... quelle personne l'habite... ne me le demandez pas... Sachez... seulement!... » (Posant la plume.) C'est grave, ce que je fais là. Mêler directement cette jeune fille à de tels égarements! établir entre elle et mon fils une relation si intime! Ma plume s'arrête malgré moi. (Elle se lève.) Ce que je viens d'écrire..., je l'avais pourtant déjà demandé vaguement à Suzanne... Mais il y a dans l'écriture quelque chose de matériel qui donne un corps à nos pensées! Et pour la première fois..., une crainte..., un soupçon!... S'ils allaient s'aimer!... (Se moquant d'elle-même.) Je suis folle!... Suzanne est promise, dit-on, à l'élève de son père!... Elle l'aime puisqu'elle l'épouse!... Elle ne peut donc pas aimer mon fils!... Et, quant à Paul, puisque je redoute cette femme pour lui, je ne peux pas redouter Suzanne... (S'arrêtant.) N'importe! je n'enverrai pas cette lettre!... (Elle déchire la lettre.)

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, LE COLONEL, suivi de JASMIN, d'ANTOINE et d'UNE JEUNE FILLE qui porte des fleurs.

LE COLONEL.

Qu'est-ce qui m'a donné des imbéciles pareils!... Sacrebleu! mettez donc ces hortensias en place!... (Apercevant la comtesse.) Vous, belle dame?... Je vous cherchais. (Il lui baise la main.) Ma femme vous attend dans le jardin... J'espérais trouver ici le capitaine avec vous.

LA COMTESSE.

Vous ne l'avez pas rencontré?

LE COLONEL.

Je suis rentré par la petite porte... Il aura sans doute rejoint ces dames... Voulez-vous lui dire que je l'attends ici?.. Nous avons à causer...

LA COMTESSE.

Quelque grosse affaire?...

LE COLONEL.

Mais oui..., assez sérieuse!... Dans la vie, tout n'est pas roses!... (Baisant la main de la comtesse.) Tout n'est pas vous. (La comtesse sort.)

SCÈNE VII.

LE COLONEL, JASMIN, ANTOINE, LA JEUNE FILLE, arrangeant les fleurs [1].

LE COLONEL.

Sacrebleu! maroufles que vous êtes!... allez donc plus vite, ou je vous coupe les oreilles. (Apercevant la jeune fille qui arrange des fleurs dans une jardinière.) Quelle est cette jeune Flore?

1. La jeune fille, le colonel, Antoine, Jasmin.

ANTOINE.

Qui? Jeannette? C'est ma fiancée, colonel.

JEANNETTE.

Oui, colonel.

LE COLONEL.

Ah! tu vas te marier? (Regardant la jeune fille.) Piquant minois! (S'approchant d'elle et lui prenant la taille.) Et où as-tu volé ces yeux-là, friponne? (Il l'embrasse.)

JEANNETTE.

Mais, colonel...

LE COLONEL.

Allons, file! Est-ce que tu voudrais m'empêcher de respirer les roses, sacrebleu!

JASMIN.

Il a un mêli-mêlo de sucreries et de jurons qui est incroyable!

JEANNETTE, à Antoine, en remontant.

Est-il aimable!

JASMIN, au colonel.

Vous serez donc toujours jeune?

LE COLONEL.

Est-ce que tu te sens vieux, Jasmin?

JASMIN.

Dame! colonel, nous étions à Montmirail.

LE COLONEL.

Eh bien, qu'est-ce que cela fait?

JASMIN.

Cela fait que vous avez soixante ans...

LE COLONEL.

Qui est-ce qui dit cela? Mon extrait de naissance! un imbécile auquel je n'ai jamais cru... ni les femmes non plus. (A Jasmin.) Jasmin!

JASMIN.

Colonel, si cela vous était égal, j'aimerais mieux que vous ne m'appeliez plus Jasmin.

LE COLONEL.

Eh bien, appelle-toi Lafleur.

JASMIN, avec embarras.

Ah! oui, Lafleur! J'en aimerais mieux un autre encore... un autre qui ne soit pas, comme dit le jardinier, du règne végétal...

LE COLONEL.

Eh bien, est-ce que je ne t'appelle pas sans cesse animal? De quoi te plains-tu?... Jasmin, quel effet te produit la vue d'un mariage?

JASMIN.

Cela me donne envie de rester garçon.

LE COLONEL.

Eh bien, moi, cela me donne vingt ans.

JASMIN.

De plus?

LE COLONEL

Maraud! vingt ans en tout!..

JASMIN.

Vous oubliez cet accès de goutte qui vous a pris à votre dernière escapade!

LE COLONEL.

Qu'est-ce que tu viens parler de goutte? Ce n'était pas la goutte! une névralgie comme on en a à tout âge, surtout dans la jeunesse!.. et comme... Chut!.. j'entends des pas... c'est peut-être ma femme... Silence! elle est si jalouse!

JASMIN.

Jalouse! je le crois bien! vous êtes trop jeune pour elle... Elle a déjà trente-deux ans!

LE COLONEL.

Mauvais plaisant!.. Mais non, c'est le capitaine!... Laisse-nous. (Jasmin sort avec Antoine et la jeune fille.)

SCÈNE VIII.

LE COLONEL, PAUL[1].

LE COLONEL.

J'ai vu notre homme.

PAUL.

Eh bien?

LE COLONEL.

Tout est entendu.

PAUL.

A quelle heure la rencontre?

LE COLONEL.

A deux heures.

PAUL.

L'arme?

LE COLONEL.

L'épée... Vous êtes fort?

PAUL.

Élève de Robert... Le lieu?

LE COLONEL.

A dix minutes d'ici, dans le petit bouquet de chênes avant le bois de Boulogne.

PAUL.

Bien!...

LE COLONEL.

Parbleu! si c'est bien! Ah çà! qu'est-ce qu'on me disait donc... que vous étiez devenus des Catons... que vous ne vous battiez plus... Tudieu! mais je n'ai rien fait de mieux!... votre gant sur le visage de votre adversaire en plein péristyle de l'Opéra... Il est vrai que la princesse est furieusement jolie.

1. Paul, le colonel.

PAUL, froidement.

Oui, très-jolie !

LE COLONEL.

Très-jolie ! vous en parlez modestement, en propriétaire...

PAUL.

Vous me pardonnez, colonel, de ne pas vous dire le motif de cette querelle ?

LE COLONEL.

Parbleu ! elle s'explique de soi !... Vous étiez le numéro 1 de la belle Hélène... ce que nous appelons capitaine à l'ancienneté; vous rencontrez Hélène au bras du numéro 2, qui représente l'avancement au choix. Dépit du numéro 1, amour qui se réveille... Vous la trouvez charmante... d'autant plus charmante qu'elle en a choisi un autre... c'est dans la règle !... Vous vous approchez, vous faites le galant : la belle fait la coquette... le numéro 2 fait le jaloux... un regard amène un mot... un mot amène un geste ! Et on jette son gant au visage de son rival... en s'écriant : « En lice ! et que Vénus soit le prix du vainqueur !... » Est-ce cela ?

PAUL, froidement.

Précisément ! Où nous retrouverons-nous ?

LE COLONEL.

Venez me prendre... Avez-vous des épées ?

PAUL.

Non !

LE COLONEL.

Ne vous en occupez pas ! j'emporterai *Vevette* et *Finette !*

PAUL, souriant.

Qu'est-ce que *Vevette* et *Finette ?*

LE COLONEL[1].

Deux petites amies à moi... que j'ai là. (A la cantonade, à gauche.) Jasmin, passe-moi ces demoiselles. (A Paul.) Deux sœurs jumelles !

1. Le colonel, Paul.

qui savent leur métier comme pas une. (Jasmin apporte les épées.) Tenez, regardez-moi ça! celle-là, c'est *Finette!* Hein!... quelle souplesse, une couleuvre!.. Et *Vevette* donc! on dirait qu'elle comprend... Elle va se loger sous les côtes des gens... intrigante!

PAUL, regardant dans la coulisse, angle de droite.

Ces dames!

LE COLONEL, à ses épées, en les remettant en place.

Rentrez, mesdemoiselles... voici du monde! ..

PAUL.

A deux heures!

LE COLONEL.

A deux heures! (Paul sort.)

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, LE COLONEL, MADAME TAVERNIER.

MADAME TAVERNIER, entrant avec la comtesse, qui tient un journal à la main.

Calmez-vous, chère madame!... Comment quelques lignes de journal peuvent-elles vous émouvoir à ce point?..

LE COLONEL.

Qu'est-ce donc?...

MADAME TAVERNIER.

Un article de la *Gazette des Tribunaux* que j'ai eu la maladresse de montrer à madame la comtesse et qui l'a jetée dans un état de douleur...

LE COLONEL, s'approchant de la comtesse.

En effet... des larmes...

LA COMTESSE, avec une explosion de douleur. Elle est assise sur le canapé.

Quel cœur maternel pourrait ne pas éclater de désespoir

devant un tel scandale!... (Montrant le journal.) Cet arrêt est la condamnation de toutes les mères!

LE COLONEL, regardant.

Ah! oui!... le procès de cette fille d'Opéra contre la marquise de Mouy!...

LA COMTESSE.

La pauvre mère croyait son fils sauvé!... Cette femme le ressaisit!... Il tombe malade, il se fait porter chez cette femme!... Il meurt... son dernier soupir est reçu par cette femme!... Sa mère réclame ses restes... on lui répond par le testament de son fils... Il avait légué son corps à cette femme!... (Se levant.) Oh!... les maudites!... Elles poursuivent nos fils jusque dans la mort... elles nous les arrachent jusque dans la mort... elles les déshonorent jusque dans la mort!

LE COLONEL.

Vous prenez les choses trop au tragique, belle dame!... Nos mères ne se troublaient pas tant autrefois... Au lieu de se désespérer pour des fredaines inévitables... elles s'arrangeaient pour qu'elles ne devinssent pas des folies [1]...

LA COMTESSE, vivement.

Comment cela?

LE COLONEL.

C'est bien simple!... Elles faisaient comme la marquise de Blossac!... Quand arrivait pour leur fils l'âge... des orages, elles mettaient un paratonnerre sur leur maison...

MADAME TAVERNIER.

Comment, un paratonnerre?... Quelle histoire allez-vous nous raconter?...

LE COLONEL, gaiement.

Une histoire dont nous avons grand besoin pour nous remettre un peu du sombre récit de madame la comtesse!... Or, donc, quand le petit marquis de Blossac arriva à l'âge périlleux, sa bonne mère fit venir de Brientz, à titre de demoiselle de compagnie... de lectrice..., le plus joli petit paratonnerre!...

1. Madame Tavernier, le colonel, la comtesse.

Dix-huit ans, tout au plus!... et un costume!... on portait encore des costumes dans ce temps-là... un corsage en velours noir... des yeux... en velours bleu... et des jupes d'un court!... d'un court!... un ange enfin!... Impossible que le jeune homme ne l'aimât pas!... plus impossible encore qu'il l'épousât!... De façon que... vous comprenez!... système de l'immortel Franklin!... la marquise fit tomber le tonnerre chez elle... pour empêcher son fils d'être foudroyé au dehors!... C'est de la physique appliquée à l'amour maternel!

LA COMTESSE, *avec anxiété.*

Mais la jeune fille?...

LE COLONEL, *éclatant de rire.*

Oh! voilà le plus piquant de l'histoire!... Elle s'amouracha d'un autre... d'un des amis de la maison!... Et comme le petit marquis de Blossac était encore fort gauche... fort naïf... fort timide... tandis que, moi... j'avais... déjà...

MADAME TAVERNIER.

Comment, vous?...

LE COLONEL.

Aïe!... aïe!... qu'est-ce que j'ai dit là?... *(A la comtesse.)* Ne le dites pas à ma femme!

SCÈNE X.

LES MÊMES, ÉDITH, *puis* SUZANNE [1].

ÉDITH.

La voici!... la voici!...

LA COMTESSE, *à part.*

Elle!...

SUZANNE, *entrant.*

Est-ce que je suis en retard?

MADAME TAVERNIER.

Dix minutes en avance... Nous avons le temps de causer!

1. Le colonel, madame Tavernier, Suzanne, Édith, la comtesse.

LE COLONEL.

Belle miss !...

SUZANNE.

Colonel !... (A la comtesse.) Je vous apporte une belle lettre de Wellington !...

ÉDITH, à Suzanne.

Avez-vous froid ?... avez-vous chaud ?... voulez-vous...?

SUZANNE.

Je ne veux rien, chère enfant, que nous mettre à l'ouvrage !

MADAME TAVERNIER, à Suzanne.

Sachez d'abord que je vous emmène en Normandie !...

LA COMTESSE, vivement.

Ne me l'enlevez pas !

LE COLONEL, riant.

Mais, vraiment, vous êtes merveilleuses, mesdames ! vous vous disputez miss Suzanne !

MADAME TAVERNIER.

C'est tout simple... Nous l'exploitons !

LA COMTESSE.

L'exploiter !

MADAME TAVERNIER.

Sans doute !... moi, pour ma fille !... et vous...

LA COMTESSE.

Et moi ?...

MADAME TAVERNIER.

Vous... pour les mémoires du général... Aussi, je vous promets de vous la rendre dans un mois... (On s'assied [1].)

SUZANNE, gaiement.

Il faut d'abord que je consulte le gouverneur.

MADAME TAVERNIER.

Le gouverneur !...

1 Le colonel, madame Tavernier, Suzanne, la comtesse, Édith.

LE COLONEL.

Qu'est-ce que cela, le gouverneur?

ÉDITH.

Je le sais, moi!... c'est le nom qu'en Amérique les enfants donnent à leur père.

LE COLONEL.

J'aime assez ce mot de gouverneur : cela représente l'autorité. la discipline.

ÉDITH, remontant derrière le canapé.

Mais pas du tout!... ce ne sont même pas les pères qui marient leurs filles!...

LE COLONEL.

Qu'est-ce qui les marie donc, alors?

SUZANNE, très-simplement.

Elles-mêmes.

LE COLONEL.

Elles-mêmes?... (A Suzanne.) Mais enfin, ce gouverneur... il faut pourtant lui demander son consentement.

SUZANNE.

Oh! oui! après.

LE COLONEL.

Comment, après? Après quoi? après le mariage?

SUZANNE, très-simplement.

Non, après que la jeune fille a fait son choix.

LE COLONEL.

C'est la jeune fille qui choisit?

SUZANNE.

Cela me parait assez juste, puisque c'est elle qui s'engage.

LE COLONEL.

Oui! mais c'est le gouverneur qui donne la dot!

SUZANNE.

Une dot?... qui lui demande une dot?

LA COMTESSE.

Comment, en Amérique, les jeunes filles...?

SUZANNE.

En Amérique,... les jeunes filles ne sont pas forcées d'acheter... leur mari; un honnête homme les trouve assez richement dotées, quand elles lui apportent en mariage un cœur droit et une vie sans tache... Mais, ici, je ne peux pas m'empêcher de rougir quand j'entends parler mariage!... on se croirait à un marché!... toujours ce mot humiliant : « Combien a-t-elle ? » Elle a... elle a ce qu'elle est!

MADAME TAVERNIER, à la comtesse, lui montrant Suzanne.

Quel noble regard!

SUZANNE, riant.

Je suis sûr que le colonel va trouver que je lui gâte sa fille!

ÉDITH.

Oh! par exemple!

LE COLONEL, redescendant.

Mais du tout!... du tout!... J'aime assez ce pays où les pères ne donnent pas de dot!...

MADAME TAVERNIER.

Et où les filles peuvent en gagner une!... (A Suzanne.) Est-il vrai qu'en Amérique il y a même des femmes médecins?

SUZANNE, gaiement.

Puisqu'il y a des femmes malades.

LE COLONEL.

Eh! mais, au fait!... de jolies femmes médecins... cela ne doit pas être désagréable!... Comme on doit les suivre dans la rue!

SUZANNE.

Les gens qui vont du même côté qu'elles... oui!

LE COLONEL.

Voyons, soyez franche! il est impossible...

MADAME TAVERNIER, à Édith.

Ma petite Édith! va préparer tes cahiers; miss Suzanne te rejoint! (Édith s'éloigne. Au colonel.) Vous pouvez aller, maintenant.

LE COLONEL, à Suzanne.

Je dis qu'il est impossible que quelque fringant cavalier, vous voyant, vous, par exemple, si jeune, si jolie et toute seule, n'ait pas pensé à vous le dire!...

SUZANNE, éclatant de rire.

Oh! quelle idée! (On se lève.)

LE COLONEL.

Comment! jamais on ne vous a fait de déclaration?... Ce sont donc des sauvages que ces Américains?

LA COMTESSE.

Colonel!

MADAME TAVERNIER.

Quoi! vrai!... jamais dans vos voyages, dans vos courses à travers New-York, jamais aucun homme, en vous voyant seule, ne vous a embarrassée... par aucun propos blessant?

SUZANNE.

Un homme manquer de respect à une femme! Mais tous ceux qui passent et qui ont des femmes, des filles ou des sœurs, accourraient à l'instant pour le punir et la défendre.

MADAME TAVERNIER.

Ils accourraient tous en masse... comme cela? On devrait bien profiter du libre échange pour importer cette habitude en France.

LE COLONEL.

Cela ne prendrait pas.

SUZANNE.

Je me rappelle pourtant...

LE COLONEL.

J'étais bien sûr qu'il y avait un *pourtant*...

SUZANNE.

C'était à un cours de botanique; nous n'étions guère que quatre ou cinq femmes sur trois cents personnes.

LA COMTESSE.

Et le reste, qu'était-ce ?

SUZANNE, riant.

Des hommes!... Est-ce qu'il y a un autre genre que le genre masculin et le genre féminin ?

MADAME TAVERNIER.

Vous étiez assises au milieu de trois cents hommes?...

SUZANNE.

Sans doute, puisque nous écoutions la même leçon. Tout à coup, pendant que je prenais des notes, je vois passer par-dessus mon épaule, et tomber sur ma manche, un papier plié en forme de lettre.

LE COLONEL.

Un billet doux !

SUZANNE.

Je le crois assez.

MADAME TAVERNIER.

Importation française!... Et que dirent les quakers?

SUZANNE.

Il y eut une grande rumeur dans l'assemblée.

LA COMTESSE.

Et que fîtes-vous?

SUZANNE.

Moi, je continuai à écrire! Puis, quand le professeur eut fini, je levai le bras comme cela... et je soufflai sur le papier comme si c'était un petit insecte!... Tout le monde se mit à rire, à applaudir, et le jeune homme fut obligé de sortir au milieu des huées!... Voilà...

MADAME TAVERNIER.

C'est charmant!

LE COLONEL.

Elle est ravissante!

SUZANNE, regardant sa montre.

Onze heures; je vais retrouver Édith.

LA COMTESSE.

Lisez-moi donc d'abord cette lettre de Wellington. Madame Tavernier permettra bien...

MADAME TAVERNIER.

Vous êtes chez vous, madame...

LE COLONEL, s'éloignant.

Divine! (Le colonel et madame Tavernier sortent.)

SCÈNE XI.

SUZANNE, LA COMTESSE.

SUZANNE, cherchant dans son sac.

Je l'ai mise, je crois, dans ce sac.

LA COMTESSE, allant résolûment à elle.

Suzanne, il faut que vous voyiez mon fils!

SUZANNE.

Je l'ai vu!

LA COMTESSE.

Que vous lui parliez!...

SUZANNE.

De la rue de Ponthieu?... Je l'ai fait.

LA COMTESSE.

Comment?... quand?...

SUZANNE.

Hier... avant le spectacle! Nous étions seuls! .. j'ai abordé la question.

LA COMTESSE.

Quoi! vous avez osé?...

SUZANNE.

J'avais vu que vous le désiriez tant!...

LA COMTESSE.

Mais qu'a-t-il dit?

SUZANNE.

Il a dit!... il a dit!... Il a commencé par bondir sur sa chaise; mais enfin, il m'a promis!...

LA COMTESSE, avec un cri.

Promis?... quoi?... Comment vous y êtes-vous prise?...

SUZANNE.

Oh! bien doucement d'abord et de bien loin!... Quoique je ne sois point craintive, j'avais un peu peur!... d'autant plus que ce que j'avais à obtenir de lui était un mystère pour moi... puisque vous n'avez pas voulu m'expliquer...

LA COMTESSE.

Je vous l'expliquerai, continuez!

SUZANNE.

J'ai donc commencé par le remercier de tout ce qu'il a fait pour moi ou à ma prière!... je lui ai fait de grands compliments sur son humeur moins sombre... Alors, l'expression de son visage m'enhardissant, poussée par ma propre émotion... par votre souvenir... je lui dis : « Eh bien, monsieur Paul, j'ai un nouveau sacrifice à vous demander... — Lequel?... — Ma prière va peut-être vous paraître indiscrète, mais elle ne sort pas seulement de ma bouche... C'est votre mère qui parle avec moi. Promettez-moi de ne plus aller rue de Ponthieu. » A ce mot, il se leva avec une violence qui m'effraya, il devint tout pâle... Puis, d'une voix tremblante : « Rue de Ponthieu! c'est vous qui me parlez de la rue de Ponthieu! — Ne m'interrompez pas, lui ai-je dit; car j'ignore moi-même ce que je vous demande; mais ce que je sais... c'est que j'ai vu pleurer votre mère, et que, si vous me faites cette promesse, votre mère et moi, nous vous bénirons. » Il a gardé un moment le silence... une grande agitation se montrait sur ses traits; puis il m'a pris la main et m'a dit : « Vous êtes un ange! » Il me semble que cela voulait dire oui.

LA COMTESSE, l'embrassant avec effusion.

Oh! que je vous aime!...

SUZANNE, gaiement.

Eh bien, maintenant, pour ma récompense, je voudrais bien savoir ce que c'est que cette terrible rue de Ponthieu?

LA COMTESSE.

Plus tard! plus tard! vous saurez tout! Je vous rends à Édith!

SUZANNE.

Toujours à ce soir, n'est-ce pas?

LA COMTESSE.

A ce soir!

SCÈNE XII.

SUZANNE, puis LE COLONEL.

SUZANNE. Elle redescend en scène et va chercher ses livres.

Voyons... où ai-je mis mon volume d'anglais, moi? Ah! le voilà.

LE COLONEL, paraissant, à part [1].

Elle est seule! (Au moment où Suzanne se retourne, elle se trouve vis-à-vis du colonel qui l'arrête.) Pas encore, pas encore, cruelle!

SUZANNE, très-simplement.

Eh! que me voulez-vous, colonel?

LE COLONEL, tenant un papier.

Soufflez-vous aussi sur les acrostiches?

SUZANNE.

Des acrostiches!... qu'est-ce que c'est que cela?...

LE COLONEL.

Mes regards ne vous le disent-ils pas?

SUZANNE, le regardant.

Vos regards?... Ils ne me disent rien du tout.

1. Le colonel, Suzanne.

LE COLONEL, *lui montrant un billet.*

Eh bien... ce papier vous le dira! (*Lisant.*)

ACROSTICHE.

Suzanne! à ce nom enchanteur,
Une invincible et douce flamme...

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, MADAME TAVERNIER.

LE COLONEL, *l'apercevant.*

Ma femme! (*Bas, à Suzanne, lui donnant le billet.*) N'ayez pas peur! on sait se tirer d'affaire. (*Haut, à sa femme.*) Arrivez donc, ma chère, je vous attendais.

MADAME TAVERNIER, *froidement*[1].

Vous n'en aviez pas l'air!...

LE COLONEL.

Venez m'aider!

MADAME TAVERNIER.

Vous aider?

LE COLONEL.

A déterminer mademoiselle Suzanne! J'épuisais mon éloquence à la supplier de venir avec nous en Normandie.

MADAME TAVERNIER, *froidement.*

Oh! cela se rencontre à merveille. J'apportais à mademoiselle ce portefeuille en la priant de le remettre à son père.

SUZANNE, *à part.*

Quel accent! Est-ce qu'elle me croirait capable...?

LE COLONEL.

Eh bien, je vous laisse! tâchez d'être plus heureuse que moi. (*Il lui baise la main.*) Vous êtes irrésistible quand vous le voulez... je le sais! je le sais trop! (*A part, en sortant.*) Voilà comment on les éblouit!

1. Suzanne, le colonel, madame Tavernier.

SCÈNE XIV.

SUZANNE, MADAME TAVERNIER.

MADAME TAVERNIER, lui tendant le portefeuille.

Eh bien, acceptez-vous?

SUZANNE, un peu agitée.

A mon grand regret, je ne le puis...

MADAME TAVERNIER.

Pourquoi?

SUZANNE, hésitant.

Pourquoi? (Elle lui donne le billet.) Tenez, madame!

MADAME TAVERNIER, après avoir lu le billet.

Il n'y a que cela qui vous arrête?

SUZANNE.

Sans doute!

MADAME TAVERNIER, lui donnant le portefeuille

Eh bien, prenez, et merci.

SUZANNE, stupéfaite.

Comment!

MADAME TAVERNIER.

Ce qui est écrit là, je le savais.

SUZANNE, stupéfaite.

Vous le saviez!... Et vous qu'on dit si jalouse!

MADAME TAVERNIER.

Jalouse!...

SUZANNE.

Est-ce que vous ne l'êtes pas?

MADAME TAVERNIER, bas, après un silence.

Du tout! du tout! du tout!

SUZANNE, avec un cri de surprise.

Quoi?

MADAME TAVERNIER.

Chut! Pas si haut! ne me trahissez pas, car il faut qu'il

croie, lui, à ma jalousie, pauvre colonel! c'est mon seul moyen de le retenir un peu, et j'ai tant d'amitié pour lui!

SUZANNE.

Mais...

MADAME TAVERNIER.

Mais... vous n'y comprenez rien, n'est-ce pas?... Rien de plus simple, pourtant. J'avais seize ans quand j'ai épousé le colonel; il en avait, lui... devinez!... Je l'épousai... par estime, par reconnaissance; il avait été le meilleur ami de mon pauvre père... Je jurai de le rendre heureux et je n'eus pas de peine à tenir ma parole... il est si bon! et je lui dois ma fille. Seulement, il avait été très-beau. Cela vous étonne, peut-être?

SUZANNE.

Non, certainement.

MADAME TAVERNIER.

Vraiment? Eh bien, moi, cela m'étonne toujours! mais lui, il ne l'oublie jamais! Voyez-vous, ma chère enfant, pour un homme, avoir été beau, c'est comme avoir été ministre! Il croit toujours l'être! c'est indélébile comme un sacrement! si bien que je m'aperçus bien vite que le colonel... vous comprenez?

SUZANNE.

Comment! avec une femme charmante comme vous il a été...?

MADAME TAVERNIER.

Oui, oui, beaucoup, beaucoup!

SUZANNE.

Même depuis qu'il a pris sa retraite?

MADAME TAVERNIER.

Surtout depuis qu'il a pris sa retraite. C'est si terrible, un héros qui n'a rien à faire! Il avait des passions à vingt lieues à la ronde, dans tous les châteaux environnants, et j'en souffrais!

SUZANNE.

Oh! je le comprends!

MADAME TAVERNIER.

La passion, si loin, c'est très-fatigant! j'avais une peur qu'il ne se fît mal! je ne rêvais que pleurésie, chutes de cheval! — il devient très-lourd à cheval, — puis surtout le ridicule!... L'idée qu'il était un objet de risée... Mais, maintenant que je vous emmène, je ne crains plus rien.

SUZANNE.

Comment?

MADAME TAVERNIER.

Sans doute! amoureux à domicile d'une aimable fille qui ne se moquera pas trop de lui, n'est-ce pas? tout est bénéfice.

SUZANNE, riant.

Pour lui, peut-être... mais moi...

MADAME TAVERNIER.

Vous? qu'est-ce que cela vous fait?

SUZANNE.

Comment! qu'est-ce que cela me fait?

MADAME TAVERNIER.

Je vous défendrai!... Puis il n'est pas dangereux, allez! Il vous comparera à une rose, il vous appellera cruelle.

SUZANNE.

Je vous jure qu'il m'est impossible...

MADAME TAVERNIER.

Je ne vous demande que quelques jours de patience... Voilà les brouillards qui arrivent... il va avoir son accès de goutte, et, quand il a la goutte, il n'aime que moi! Ainsi, c'est convenu, vous viendrez?

SUZANNE.

Mais on n'a jamais demandé à une femme...

MADAME TAVERNIER.

Précisément! Il y en a tant qui le font sans qu'on le leur demande, vous pouvez bien le faire quand on vous en prie! Et puis vous êtes si utile à Édith!

SUZANNE.

Oh! vous me prenez par mon faible!

MADAME TAVERNIER, l'embrassant.

Je le sais bien!... Voyez-vous! nous autres mères. nous sommes toutes des Talleyrand... Allons, vous acceptez!... vous êtes gentille!... merci! merci!...

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LA COMTESSE, entrant vivement avec LE COLONEL, qu'elle entraîne.

LA COMTESSE.

Je l'ai entendu!...

LE COLONEL, se défendant.

Mais... belle dame...

LA COMTESSE.

Je l'ai entendu!

MADAME TAVERNIER.

Mais qu'y a-t-il donc?... Quel trouble sur votre visage!

LA COMTESSE.

Un duel!... mon fils se bat [1]!

SUZANNE.

Lui!

LA COMTESSE.

Le colonel est son témoin... (Au colonel.) Vous l'avez dit...

LE COLONEL.

Mais je vous jure...

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, JASMIN, avec les épées.

JASMIN.

Colonel, voici... (Apercevant les dames, il essaye de cacher les épées.)

1. Suzanne, le colonel, la comtesse, madame Tavernier.

LA COMTESSE.

Des épées!...

LE COLONEL.

Eh bien, oui, il se bat! Parbleu! la belle affaire pour un capitaine!

LA COMTESSE.

Oh! ce n'est pas le danger qui m'épouvante le plus!... Femme d'un général, mère d'un officier, je dois m'habituer à leur voir faire le sacrifice de leur vie... et, quand c'est le devoir qui l'ordonne, je me tais! Mais cela... cela!...

SUZANNE.

Mais pourquoi se bat-il donc?

LE COLONEL.

Pourquoi? pourquoi? Eh! parbleu! pourquoi un jeune homme de vingt-cinq ans se bat-il?

SUZANNE.

Comment?

LE COLONEL, à Suzanne.

Comme vous êtes pâle aussi, belle miss! Est-il heureux, ce coquin de capitaine!

LA COMTESSE.

Colonel!

LE COLONEL.

Allons! allons!... pas de larmes!... Qu'y a-t-il de plus agréable que de se trouver en plein air, l'épée à la main, par un beau soleil, pour une jolie femme?...

SUZANNE.

Une femme!...

LE COLONEL, s'éloignant.

Soyez tranquille! dans un quart d'heure, je vous le ramène vainqueur.

MADAME TAVERNIER, suivant le colonel.

Mon ami... veillez bien...

LE COLONEL.

Soyez donc sans crainte.

SUZANNE, à la comtesse.

Quelle est cette femme ?

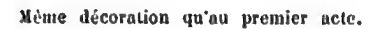
LA COMTESSE, éperdue.

La femme de la rue de Ponthieu !... (*Se jetant dans les bras de Suzanne.*) Ah ! je n'ai plus d'espoir qu'en vous !

LE COLONEL, chantant l'air de *Jean de Paris.*

Tout à l'amour, tout à l'honneur,
Du vrai Français c'est la devise.

ACTE TROISIÈME.



Même décoration qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

VILLENEUVE, *seul, parlant au fond, à la cantonade.*

Qu'est-ce que tu dis? hein?... Je te répète, moi, que c'est absurde!... (*Il rentre dans la chambre en fermant la porte avec impatience.*) Ce vieux Jenitel est fou... toujours ombrageux, soupçonneux. (*Regardant la pendule.*) Voilà pourtant deux heures et demie, et Suzanne n'est pas encore rentrée. J'ai beau faire!... cette parole me revient toujours à l'esprit : « L'intimité de Suzanne avec madame de Brignoles me déplaît... Nos filles ne sont pas faites pour être les amies des comtesses, surtout quand les comtesses ont des fils de vingt-cinq ans!... » C'est absurde!... Est-ce que je n'ai pas toute confiance en Suzanne?... Est-ce qu'elle n'est pas habituée à se gouverner elle-même?... Est-ce qu'elle ne sait pas mes projets sur Joseph et sur elle?... Allons! reprenons notre travail!... (*Il reprend son ciseau et travaille.*)

SCÈNE II.

VILLENEUVE, JOSEPH.

JOSEPH, *avec joie.*

Grande nouvelle!...

VILLENEUVE.

Quel air de triomphe!...

JOSEPH.

Je le crois bien! Sachez d'abord que votre cheminée qui est exposée en bas produit un effet!... il vient un monde pour la voir!... Enfin, savez-vous la nouvelle que madame de Brignoles...?

VILLENEUVE.

Madame de Brignoles!



JOSEPH.

N'est-elle pas la providence de cette maison? C'est elle qui vous a fait donner vos beaux travaux à l'hôtel de ville! Eh bien, elle m'annonce que je suis nommé, à l'École de dessin, maître adjoint.

VILLENEUVE, avec un cri de joie.

Toi?... Oh! quel bonheur!... Tu vas enfin oser te déclarer...

JOSEPH.

Oui.

VILLENEUVE.

Tu faisais certainement le plus étrange amoureux que j'aie jamais vu!

JOSEPH, troublé.

Comment?

VILLENEUVE.

Osant à peine regarder Suzanne, n'osant pas lui parler... ne te confiant pas même à moi!... Car il a fallu que je devine tout!...

JOSEPH.

Il est vrai!... Je n'osais pas dire ce que j'avais dans le cœur!...

VILLENEUVE.

Par délicatesse!... je le comprends maintenant!... parce que tu ne te trouvais pas digne d'elle!... Mais, aujourd'hui que te voilà attaché à une belle école d'art...

JOSEPH, avec effort.

Eh bien, oui!... Maintenant, je parlerai!... Mais...

VILLENEUVE.

De quoi as-tu peur?... Est-ce que tu serais jaloux?...

JOSEPH.

Jaloux !...

VILLENEUVE, l'observant.

Ce serait bien absurde... mais... qui dit jaloux, dit insensé... Jaloux de M. de Brignoles?...

JOSEPH.

Ah! par exemple!...

VILLENEUVE.

N'est-ce pas?... (A part.) Le vieux Jenitel est fou!

SCÈNE III.

LES MÊMES, MARTHE[1].

MARTHE, entrant, des fleurs à la main.

Voilà pour fleurir la maison, le 1er mai... Suzanne est-elle rentrée?...

JOSEPH.

Pas encore, mademoiselle Marthe.

MARTHE, arrangeant les fleurs dans les vases sur la cheminée.

A trois heures!...

VILLENEUVE.

Tu sais bien qu'elle avait beaucoup à faire ce matin.

MARTHE.

Et où est-elle donc?

VILLENEUVE.

Chez madame Tavernier et chez la comtesse de Brignoles.

MARTHE.

Oh! alors... elle reviendra tard! (A Joseph.) Donnez-moi ces narcisses.

VILLENEUVE, avec inquiétude.

Tu en veux à madame de Brignoles.

1. Villeneuve, Joseph, Marthe.

MARTHE.

Moi ?

VILLENEUVE.

Elle si bonne pour Suzanne !

MARTHE.

Oh ! très-bonne !... (Arrangeant toujours ses bouquets.) Un peu d'ébénier.

VILLENEUVE.

Et son fils, M. Paul, l'élève de Suzanne.

MARTHE.

Et quel élève !... un capitaine !... (A Joseph.) Du muguet !...

VILLENEUVE, avec un peu d'inquiétude.

Ah çà ! qu'as-tu donc aujourd'hui?

MARTHE.

J'ai... j'ai... que je n'aime pas à voir Suzanne courir le cachet toute seule dans cet affreux Paris.

VILLENEUVE, essayant de sourire.

C'est le lot des filles qui n'ont rien !

JOSEPH.

Mais, vous-même, qui n'êtes guère que la sœur aînée de mademoiselle Suzanne, est-ce que...?

MARTHE.

Oh ! moi... c'est bien différent !... J'ai un talisman...

VILLENEUVE et JOSEPH, riant.

Un talisman?

MARTHE.

Ma figure.

JOSEPH.

Comment?

MARTHE, cessant de faire son bouquet, les mains sur la table.

Regardez-moi cette mine-là.

VILLENEUVE et JOSEPH.

Eh bien?

MARTHE, gaiement.

Eh bien, je suis laide !... voilà !

JOSEPH.

Laide !.. osez-vous dire !

MARTHE.

Ce n'est pas moi qui le dit. (Montrant sa figure.) C'est elle !

JOSEPH, vivement.

Elle !... Elle dit qu'avec ce regard... avec cette physionomie, avec ce cœur, avec cet esprit...

MARTHE, tout bas et lui prenant la main.

Merci, mon neveu !...

JOSEPH.

Non ! cela m'indigne d'entendre dire qu'à votre âge...

MARTHE.

Mon âge !... mon âge !... Mais voilà où est le mérite !... Être laide à soixante ans... belle affaire !... mais à vingt-cinq ! le diable même n'en vient pas à bout.

VILLENEUVE.

Tu n'en parlerais pas aussi gaiement si tu le croyais...

MARTHE, mettant des fleurs sur une console.

J'en parle gaiement parce que cela m'enchante.

VILLENEUVE.

Ah ! par exemple !

MARTHE.

C'est si commode !... Quel est le plus beau rôle du monde ?... C'est d'être garçon et jeune !... Eh bien, une fille laide, c'est un garçon !... Elle fait tout ce qu'elle veut, elle va où elle veut... Est-ce que, si j'étais jolie, je pourrais prendre Joseph par-dessous le bras, et aller avec lui en promenade? On dirait tout de suite : « Ah ! deux amoureux !...» Tandis que, quand on nous rencontre, que dit-on? « Un frère et sa sœur !...» Une laide est toujours une sœur[1] !

1. Joseph, Marthe, Villeneuve.

VILLENEUVE.

Oui... une sœur qui ne vit que pour moi!... qui se sacrifie pour moi!

MARTHE.

Ah! nous y voilà! Le grand chapitre!... ma vie brisée... une vie sans amour!... Eh bien, vrai!... c'est providentiel... mais, quant à l'amour... rien... rien!... On en parle tant, qu'il faut bien qu'il existe! Mais, pour moi, je ne connais pas.

JOSEPH.

Comment... mademoiselle...

MARTHE.

Marthe, dite l'invulnérable!... et cela, sans peine, sans lutte, sans autre système de défense que de vous regarder tous, messieurs, et de me dire : « Comment ces têtes-là peuvent-elles en faire tourner d'autres? »

SCÈNE IV.

LES MÊMES, SUZANNE [1].

SUZANNE.

Me voici!

MARTHE.

Enfin!

SUZANNE.

Bonjour, père! Bonjour, Joseph! (*A son père.*) Allons, ne gronde pas!... J'ai été retenue chez madame Tavernier par un événement...

VILLENEUVE.

Bien heureux, ce me semble!... Tu as sur la figure une expression de joie... et en même temps de trouble...

SUZANNE.

Oui... tu dis vrai... j'ai été bien troublée... et je suis bien joyeuse! Un danger... un duel!... je ne puis vous dire ce qui

1. Joseph, Marthe, Suzanne, Villeneuve.

s'est passé, mais tout s'est dénoué si heureusement, qu'on a improvisé une fête, un concert!

MARTHE.

Quels étaient les invités?

SUZANNE.

Des amis de madame Tavernier! madame de Brignoles... son fils.

VILLENEUVE.

As-tu chanté?

SUZANNE.

Oui.

MARTHE.

Avec qui?

SUZANNE.

Avec M. de Brignoles. (Mouvement de Villeneuve.) Après la musique, on a voulu faire quelques tours de valse...

VILLENEUVE.

As-tu valsé?

SUZANNE.

Oui.

MARTHE.

Avec qui?

SUZANNE.

Avec M. de Brignoles. Puis, pour couronnement... un vrai bonheur!... Voyons, père, quel est ton plus grand désir?

VILLENEUVE, avec force.

Te marier! Il faut que tu te maries!

SUZANNE, gaiement.

Nous y songeons.

VILLENEUVE, avec joie.

Vrai?

SUZANNE.

Oui!... Mais d'abord... lis cette lettre de madame Tavernier. (Elle lui tend une lettre.) Elle m'offre mille francs pour aller passer deux mois dans sa terre, près de Dieppe... Les voici. Tu vas à

l'Exposition de Londres avec Marthe; tu vois tout. Au retour, tu débarques à Dieppe, tu viens passer deux jours avec moi, chez madame Tavernier, c'est convenu... Un mois après, je reviens ici... et...

VILLENEUVE.

Et alors nous parlons mariage...

SUZANNE, *gaiement.*

Sois tranquille... quand il en sera temps, on t'enverra un billet de faire part.

VILLENEUVE, *bas, à Joseph.*

Entends-tu?

JOSEPH.

Oui.

FRANÇOISE, *ouvrant la porte.*

Entrez, monsieur.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE COLONEL [1].

LE COLONEL, *dans la coulisse.*

Admirable! charmant!

SUZANNE, *gaiement.*

Quoi?

LE COLONEL.

La cheminée!... la grande cheminée! je l'ai vue! *(A Villeneuve.)* Ah! mon cher monsieur, admirable! Vous sculptez en bois aussi bien qu'en... *(Regardant Suzanne.)* qu'en... Enfin, je vous fais mon compliment.

VILLENEUVE.

Colonel!

LE COLONEL.

Ces dames sont en bas, à l'admirer... Elles s'écrient toutes

1. Joseph, Marthe, Suzanne, le colonel, Villeneuve.

comme au théâtre : « L'auteur! l'auteur! » Et je viens le chercher...

SUZANNE.

Veuillez d'abord me permettre de vous présenter ma tante, colonel. (Elle lui présente Marthe.)

LE COLONEL.

Votre tante?... Ce n'est pas votre tante.

SUZANNE.

Mais je vous jure...

LE COLONEL.

Une tante est quelque chose de vieux, qui a un bonnet... qui met des lunettes... Mais avec des cheveux comme cela! avec des yeux comme cela!... allons donc!

SUZANNE.

Mais...

LE COLONEL[1].

Tout ce que vous voudrez... mais pas une tante. Je gage que mademoiselle a une voix charmante... comme vous... une nichée de rossignols...

MARTHE.

Je chante un peu.

LE COLONEL.

Est-ce aux touches mobiles du clavecin ou aux accords vibrants de la harpe... que se marient les accents de votre voix?...

MARTHE, à part.

Qu'est-ce qu'il veut dire?

LE COLONEL, à Villeneuve.

Ah çà! vous nous donnez votre fille pour six semaines.

VILLENEUVE.

Mais...

1. Joseph, Suzanne, Marthe, le colonel, Villeneuve.

LE COLONEL.

Ce mot me suffit! (A part.) L'avoir chez moi en semestre! Vivat! (Haut.) Décidément, voilà une bonne journée... Ce matin, le duel de Paul...

VILLENEUVE.

Un duel?

LE COLONEL.

Comment!... miss Suzanne ne vous a pas raconté ça? Le retour du vainqueur, le bal improvisé... Ah! Paul lui a insinué le plus joli coup d'épée... Il est vrai qu'il avait *Finette*... Vous ne savez pas ce que c'est que *Finette?*... Aussi piquante que ces demoiselles... Allons, partons! J'enlève tout le monde!

VILLENEUVE, à Suzanne.

Viens-tu avec nous?...

SUZANNE.

Non! J'ai une lettre à écrire.

MARTHE.

Je reste aussi!

LE COLONEL, les saluant.

Belles dames, ne vous dérangez pas..., je vous en supplie!... Allons!...

SCÈNE VI.

SUZANNE, MARTHE[1].

MARTHE.

Je ne t'empêche pas d'écrire?

SUZANNE.

Nullement!... Ce n'est qu'un mot pour madame de Brignoles. (Marthe est au fond, rangeant des fleurs, Suzanne écrit sur le devant.) « Ce n'est pas pour elle qu'il s'est battu, c'est pour vous. Une parole moqueuse prononcée par elle, quand vous passiez, l'a fait bondir

1. Marthe, Suzanne.

d'indignation. Il a provoqué l'homme qui lui donnait le bras, pour la punir et pour se venger. Le charme est dissipé et c'est vous qui l'emportez. » (Parlant.) Voilà qui est fait. (A Marthe.) Tu permets que je donne cette lettre?

MARTHE.

Comment! Je vais appeler Françoise! (Françoise entre.)

SUZANNE.

Tout de suite chez madame de Brignoles. (Françoise sort.)

MARTHE, à part.

Allons, il n'y a plus à balancer, mais ce n'est pas facile.

SUZANNE, redescendant la scène.

Qu'as-tu donc à te parler toute seule?

MARTHE.

C'est que j'ai quelque chose de très-embarrassant à te dire...

SUZANNE, riant.

A moi?

MARTHE.

A toi! Mais d'abord une question. Comptes-tu épouser Joseph?

SUZANNE.

Moi? Je n'y ai jamais pensé.

MARTHE.

Il t'aime pourtant bien!

SUZANNE.

Il m'aime?

MARTHE.

Tu ne t'en es pas aperçue?

SUZANNE.

Jamais!... Oh! le pauvre garçon!

MARTHE.

Il suffit! il suffit!... Pauvre garçon dit tout!... Dès que tu le plains, son affaire est jugée!... A la tienne, ma petite Suzanne... Tu m'as entendue vanter les avantages d'être laide!...

Eh bien, sais-tu la seconde partie de cette vérité? C'est qu'il y a parfois de grands inconvénients à être jolie.

SUZANNE, *souriant.*

Je ne l'aurais pas cru.

MARTHE.

Entendons-nous. Pour une demoiselle du monde riche, fiancée à un homme riche comme elle, la beauté n'est qu'une dot de plus; mais, pour une fille pauvre, sans mari, que sa pauvreté force à s'aventurer seule, dans la rue, une jolie mine est un péril de tous les instants... Eh bien, ma petite Suzanne, tu es trop jolie pour être pauvre!

SUZANNE.

Je suis jolie?... Vrai? Eh bien, j'en suis bien aise!

MARTHE.

Il réussit bien, mon sermon!

SUZANNE.

Ah çà! mais où est donc ce grand péril?

MARTHE.

Il est dans l'accueil que tout le monde vous fait.

SUZANNE.

Je ne trouve que gens qui m'accueillent à bras ouverts.

MARTHE.

A bras ouverts! précisement!... Des gens t'accueillant comme cela... ah! tu n'en manqueras pas!... Nous ne sommes pas en Amérique ici!... et il y a dans tout Français un vieux fond de troubadour... qui fait que, dès qu'un homme se trouve seul avec une femme jolie, pauvre et libre... il n'a que deux pensées : la première de rarranger un peu sa cravate et de passer la main dans ses cheveux; la seconde de se dire : « Ah çà! il s'agit de faire la cour à cette petite dame-là. »

SUZANNE.

Mais je n'en reviens pas!.. qui t'a appris ces secrets?

MARTHE.

Mon talisman ! Toujours le même ! Comme on ne regarde jamais une femme laide, elle a tout le temps de regarder les autres. C'est ce que j'ai fait, et j'ai vu... Ainsi te voilà, toi mademoiselle Suzanne Villeneuve, institutrice; tu vas demander conseil à un avocat, à un médecin, à un savant; à ta première visite, il te fait des compliments; à la seconde, il t'appelle ma jolie cliente; et, à la troisième, selon la date de son extrait de naissance, il te glisse un billet doux, te prend la taille ou se jette à tes genoux... Les hommes de l'Empire se jettent encore à genoux, quitte à ne pas se relever.

SUZANNE.

Oui... de vieux fous dont tout le monde se moque.

MARTHE.

Du tout! ce sont les mœurs nationales! Tu vas en solliciteuse dans une grande administration d'industrie, de chemin de fer, n'importe. Tu ne trouves que des protecteurs, des apostilleurs... Au bout de deux jours, les surnuméraires te serrent la main, le chef du personnel t'embrasse... sur le front...

SUZANNE.

Comment... il m'embrasse ?...

MARTHE.

Un chef du personnel! Veux-tu pas qu'il se contente des appointements de son inférieur?... Puis il te conduit chez le ministre [1] !

SUZANNE.

Quoi?... Est-ce que les ministres aussi...?

MARTHE.

Oh! non! non!... c'est bien différent! Les ministres sont bien au-dessus de ces petites faiblesses!... leur fonction est comme un sacerdoce. Ils se respectent! ils te respectent!... et tu n'as rien à craindre d'eux !... Mais, excepté eux, et les sénateurs peut-être, tous, vieux ou jeunes, beaux ou laids, riches

1. *Nota.* — Le mot *les ministres* a été remplacé à la censure par *les administrateurs généraux.*

ou pauvres, employés ou rentiers, industriels ou artistes, civils ou militaires; tous troubadours! troubadours! troubadours! et mendiants; car ils demandent toujours!... Troubadours et usuriers, car ils prêtent toujours à la petite semaine... deux cents pour cent d'intérêt, payables en... Pas un qui aime avec désintéressement... pas même un capitaine!

SUZANNE, troublée.

Un capitaine!

MARTHE.

Eh bien, oui! car, puisque le mot est lâché, il faut bien que j'arrive au but enfin! T'imagines-tu que, si M. de Brignoles grimpe si lestement et si souvent nos quatre étages, ce soit pour l'amour de la sculpture sur bois?... M. de Brignoles est amoureux de toi!...

SUZANNE, souriant.

Je le sais bien.

MARTHE.

Tu le sais?

SUZANNE.

Sans doute, puisqu'il me l'a dit.

MARTHE.

Et toi?

SUZANNE.

Moi? Je l'aime aussi...

MARTHE.

Et tu le lui as dit de même?

SUZANNE.

Saus doute, puisqu'il me l'a demandé.

MARTHE, à part.

Elle a des réponses qui vous renversent!... (Haut.) Tu as donc parlé de ton père?

SUZANNE.

Non, pas encore! C'est mon secret... j'al le droit de le taire... C'est le secret d'un autre... je n'ai pas le droit de le dire.

MARTHE.

Tu n'as pas parlé à ton père de l'amour de M. de Brignoles?...

SUZANNE.

Il n'y a rien de mal?... J'en parlerai quand il en sera temps.

MARTHE.

Et quand sera-t-il temps?

SUZANNE.

Quand notre mariage sera fixé.

MARTHE, *stupéfaite.*

Votre mariage! Tu crois que M. de Brignoles veut t'épouser?

SUZANNE.

Sans doute!... puisqu'il m'a dit qu'il m'aimait.

MARTHE.

Hein?... Voilà tes preuves?

SUZANNE.

Quand un homme de cœur a dit à une jeune fille : « Je vous aime! » et qu'elle lui a répondu : « Je vous aime aussi! » c'est fini!

MARTHE.

Ils sont mariés!... Mariés! ah bien, si tous ceux qui se sont dit cela étaient... On voit bien que tu reviens de l'autre monde!

SUZANNE.

Mais quel pourrait être le dessein de M. Brignoles, s'il ne veut pas m'épouser?

MARTHE.

Son dessein?... son dessein?... Elle est inouïe!... Mais tu oublies donc que tu n'as rien?

SUZANNE.

Qu'importe?

MARTHE.

Et sa mère?

SUZANNE.

Oh! sa mère, c'est différent! Je suis sûre que ce mariage est son seul désir.

MARTHE.

Hein?

SUZANNE.

Elle me l'a dit de mille façons.

MARTHE.

Elle te l'a dit ?

SUZANNE.

Pas en paroles, si tu veux, mais en faits. Pourquoi m'attire-t-elle sans cesse chez elle ?

MARTHE.

Pourquoi ?

SUZANNE.

Pourquoi me réunit-elle toujours à son fils ?

MARTHE.

Pourquoi ?

SUZANNE.

Pourquoi me mêle-t-elle à tout ce qui le touche ?... Est-ce qu'on peut agir ainsi avec une autre femme que celle qu'on veut appeler sa fille ?... Mais... qu'as-tu donc, Marthe ?... qu'as-tu ?... Tu pleures ?

MARTHE.

Oui, je pleure ! (L'embrassant.) Oh ! Suzanne, que tu me fais de mal !

SUZANNE.

Mais dis-moi donc...

MARTHE, avec force [1].

Non ! c'est impossible ! non ! je ne veux pas croire !... Une femme !... une mère ! ce serait trop affreux ! Mais, pour lui, c'est différent !... Les hommes sont capables de tout !... Et mon devoir est de le démasquer... de t'éclairer !... Suzanne, M. de Brignoles ne veut pas t'épouser !... M. de Brignoles ne t'épousera pas...

SUZANNE.

Paul, ne pas m'aimer !...

MARTHE.

Oh ! je ne dis pas qu'il ne t'aime pas... Je crois, au contraire, qu'il est épris de toi comme un fou.

SUZANNE.

Eh bien, alors, que voudrait-il faire de moi ?

1. Suzanne, Marthe.

MARTHE.

Ce qu'il veut faire de toi ?... Allons, ce n'est plus le momen des demi-mots... Il veut faire de toi sa maîtresse !

SUZANNE.

Lui !

SCÈNE VII.

Les Mêmes, PAUL[1].

PAUL, à la cantonade.

Bien ! si ces dames y sont... (A Suzanne.) Mademoiselle, me voici libre, et...

SUZANNE, allant à lui.

Monsieur de Brignoles, je vous ai toujours cru et je vous crois encore un homme incapable de mensonge.

PAUL.

Et vous avez raison, mademoiselle, mais que veut dire...?

SUZANNE.

Eh bien, je vous prie de répondre nettement à ma demande.

PAUL.

Parlez.

SUZANNE.

Est-il vrai qu'en venant ici et en me disant que vous m'aimiez, vous vouliez faire de moi votre maîtresse ?

PAUL.

Quoi ?

MARTHE, à part.

Oh ! elle a des manières d'aborder les questions...

SUZANNE.

Répondez sans détour. Êtes-vous venu ici dans ce dessein ?

PAUL, après un moment de silence.

Oui, mademoiselle !

1. Marthe, Paul, Suzanne.

MARTHE, à part.

Hein! Un homme sincère? Je n'y suis plus!

SUZANNE.

Merci de votre franchise, monsieur, et adieu!

PAUL.

Veuillez m'écouter, mademoiselle; je n'ai pas achevé et je désire que mademoiselle Marthe m'entende aussi. Vous avez sans doute oublié notre première entrevue, si prosaïque, si peu théâtrale; mais, moi, je ne l'oublierai jamais, car elle a décidé de ma vie. (A Marthe.) Je revenais de Courbevoie...; à peine monté dans la voiture, je m'aperçus, à ma grande confusion, que je n'avais pas ma bourse. Déjà j'allais donner mon nom au conducteur, quand j'entendis à mon côté une petite voix très-douce qui me disait : « Voulez-vous me permettre de payer pour vous, monsieur? »

MARTHE, à Suzanne.

C'était toi!

SUZANNE.

Sans doute! Je voyais quelqu'un dans l'embarras, je lui offrais de lui venir en aide.

MARTHE.

Il n'y a qu'elle au monde pour avoir des idées pareilles!

PAUL.

Vous dites bien, il n'y a qu'elle! Eh bien, le croiriez-vous? je ne compris pas. Nous autres jeunes gens, nous sommes si sottement vaniteux...

SUZANNE.

Je suis trop polie pour vous contredire.

PAUL.

Qu'au lieu de voir dans ces grands yeux limpides et sur ce candide visage tout ce qu'il y avait d'adorable ingénuité et d'aimable pitié dans cette action, ma fatuité ne trouva pas trop invraisemblable une de ces conquêtes de premier regard que nous croyons volontiers faites pour nous, fringants traîneurs de

sabre. Et, quand je demandai... quand j'obtins de venir ici acquitter ma dette, je me présentai en irrésistible.

SUZANNE, avec dignité.

Monsieur de Brignolles!...

PAUL.

Ne me reprochez pas de vous avoir ainsi calomniée, car mon erreur, à mesure qu'elle se dissipa... vint ajouter à ma tendresse tous les charmes de la surprise... Vous ne pouvez pas savoir l'effet que produisit sur moi ce mélange d'un esprit orné, d'une âme sans fard, et de ce caractère gaiement énergique, qui est le propre des êtres qui font leur vie eux-mêmes. Alors, chère Suzanne, je vous aimai pour votre origine, je vous aimai pour vous avoir méconnue, je vous aimai parce que vous m'aviez sauvé.

SUZANNE.

Moi!

PAUL.

Une seul regard de vous fit ce miracle! Ce que l'on éprouve en passant tout à coup d'un cloaque ténébreux dans un pays tout illuminé de la clarté du soleil... je l'éprouvai, moi, en sortant d'un cœur vil et corrompu, pour pénétrer dans le vôtre... Oui, je passai avec ravissement du plus affreux de tous les supplices... le supplice d'aimer ce que l'on méprise... à la plus pure de toutes les ivresses... la joie de respecter ce que l'on aime.

SUZANNE, à Marthe.

Entends-tu? entends-tu?

MARTHE.

Oui, j'entends! mais la fin? le dénoûment? (A Paul.) Votre mère?

PAUL.

Ma mère!... elle va venir, n'est-ce pas?

SUZANNE.

Oui.

PAUL.

Eh bien... c'est moi qui la recevrai... et je vais lui demander son consentement à notre mariage.

SUZANNE.

Quoi ?

MARTHE.

Hein!... là, tout de suite!... (A part.) Je n'y comprends plus rien!...

SUZANNE.

Une voiture!

PAUL.

C'est elle! Laissez-nous!

SUZANNE.

O Marthe!

MARTHE.

Eh bien, oui! c'est un brave garçon..., j'en conviens... Mais la fin?

PAUL.

Je l'entends... Allez et fiez-vous à moi. (Elles sortent toutes deux par la gauche.)

SCÈNE VIII.

PAUL, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, entrant.

Suzanne est là, n'est-ce pas?

PAUL.

Non, ma mère... Je viens de la prier de s'éloigner un moment.

LA COMTESSE.

Toi?

PAUL.

Oui, car j'ai à vous parler d'elle.

LA COMTESSE.

De Suzanne?

PAUL.

Asseyons-nous! (Ils vont pour s'asseoir; puis, après un moment de silence et d'hésitation.) Au fait, pourquoi hésiter?... Je n'ai à vous dire que

ce que vous savez et ce que vous désirez comme moi... (Avec simplicité.) Ma mère, j'aime Suzanne et je vous la demande pour femme!

LA COMTESSE, se levant vivement.

Suzanne?... Tu es fou!

PAUL.

Comment?

LA COMTESSE.

La fille d'un ouvrier!

PAUL.

D'un artiste! d'un artiste supérieur!

LA COMTESSE.

Soit! D'un artiste qui a un établi!

PAUL.

Mais...

LA COMTESSE, se remettant.

Voyons, calmons-nous. (Elle s'assied et fait signe à son fils de s'asseoir aussi.) Mon fils, je sais ce que vaut Suzanne, je sais ce que je lui dois... je l'estime... je l'aime... et, pour qu'elle soit heureuse, je suis résolue à tout faire, tout!... excepté le sacrifice de ce qui m'est plus cher et plus sacré que la vie... ton bonheur et mon devoir.

PAUL.

Votre devoir?

LA COMTESSE.

Tu le sais, la mémoire de ton père préside à toutes mes actions; cette chère mémoire, c'est ma conscience... Eh bien, s'il vivait, que ferait-il? Il te renierait plutôt que de consentir à ce mariage. Il te répondrait que de telles unions n'amènent jamais qu'humiliations et douleurs... Voilà ma règle!... Et c'est ton père qui parle quand je te dis : Jamais je ne nommerai Suzanne ma fille.

PAUL.

Pourquoi donc alors l'avoir rapprochée de moi, de vous?

LA COMTESSE, avec un peu d'embarras.

Pourquoi ? Parce que je la trouvais charmante de grâces, de talents... parce que son aide m'était précieuse.

PAUL.

Mais quand vous avez vu mon amour pour elle?...

LA COMTESSE.

Comment m'effrayer? Je te savais follement épris d'une autre femme.

PAUL.

Mais quand vous l'avez vue, elle, s'attacher à moi?

LA COMTESSE.

Comment le croire? Je la savais presque fiancée à M. Joseph Dupont.

PAUL, se levant [1].

Non! non! ce n'est pas possible! Vous êtes femme... vous êtes mère... vos yeux n'ont pas pu se fermer à l'évidence! vous avez dû lire dans notre cœur.

LA COMTESSE, se levant avec explosion.

Et oublies-tu donc ce qui se passait dans le mien?... Oublies-tu que j'étais folle d'angoisse et de douleur!... Ah! je te le jure, et Dieu m'en est témoin, il n'y eut en moi, quand je rencontrai Suzanne, ni calcul ni préméditation! Et si, plus tard, quelque chose de ce que tu me dis m'apparut...

PAUL.

Eh bien?

LA COMTESSE.

Eh bien, je repoussai ce soupçon comme injurieux pour Suzanne!... Je me réfugiai dans l'estime même que j'avais pour elle. Je me dis qu'elle comprendrait bien qu'elle ne pouvait t'aimer... je me dis que, toi-même, tu ne faisais que céder à un charme passager... et que... ou plutôt, je ne me dis rien! Je ne vis rien que toi!... ton danger!... Tu étais tombé dans un abîme!... Je trouvais un moyen de t'en tirer, je m'y attachai en

1. La comtesse, Paul.

aveugle, en désespérée. Accable-moi donc si tu en as le courage, quand je n'ai rien fait que pour te sauver.

PAUL.

Me sauver!... Et si vous l'aviez perdue ?

LA COMTESSE.

Oh ! je la connaissais trop pour le craindre.

PAUL.

Si elle avait failli pourtant, que feriez-vous ?

LA COMTESSE.

Ne m'interroge pas.

PAUL.

Si je venais vous dire aujourd'hui : « Elle est déshonorée... et déshonorée par votre faute ! »

LA COMTESSE.

Oh ! alors !...

PAUL.

Vous consentiriez ?... (Avec force.) Et vous la repoussez, parce qu'elle est restée pure.

LA COMTESSE.

Eh bien, oui ! c'est inique ! c'est égoïste ! égoïste et inique comme la passion !... Mais ce même amour pour toi qui a fait mon imprudence, m'en rend la réparation impossible ! Si je cédais aujourd'hui, demain tu me maudirais ! J'aime mieux être coupable et que tu ne sois pas malheureux ! (Elle s'assied.)

PAUL.

Mais savez-vous le mot qui, hier au soir, à l'Opéra, est sorti de la bouche de cette femme quand elle vous a vue passer avec Suzanne ?... « Quelle bonne mère, a-t-elle dit, elle fait monter dans sa voiture la maîtresse de son fils. »

LA COMTESSE, avec un cri de terreur.

Elle a dit cela !...

PAUL.

Refuserez-vous encore d'accepter pour fille celle dont l'honneur a été compromis par vous ?

LA COMTESSE.

Mais c'est ton malheur que tu me demandes.

PAUL.

Non ! c'est votre justification !

LA COMTESSE.

Assez ! assez !... tu le veux, tu m'y forces par tes implacables reproches?... Eh bien, soit!... je la réparerai, ma faute... Tu peux épouser Suzanne... épouse-la !

PAUL.

Ciel !

LA COMTESSE.

Tu veux mon consentement?... Je te le donne.

PAUL.

Votre accent m'effraye !

LA COMTESSE.

Mais cette moitié de mon devoir remplie, je n'oublierai pas qu'il m'en reste une autre. Je n'oublierai pas que, s'il ne m'est plus permis de m'opposer à ce que je regarde comme ton malheur, je ne dois pas du moins le laisser s'accomplir sans une protestation morale.

PAUL, avec angoisse.

Que feriez-vous donc, grand Dieu ?

LA COMTESSE.

Je n'ai de fortune que cette part de majorat que tu me donnes... Sans toi, je serais pauvre, et j'étais heureuse d'être riche par toi !... Mais, si tu contractes un mariage que ton père maudirait... si tu épouses Suzanne, je refuse tes dons... Choisis entre elle et moi !

PAUL.

Ah ! ce serait sans pitié ! m'enchaîner en me laissant libre ! me donner votre consentement et me forcer à le refuser !... Est-ce bien là votre volonté immuable ?

LA COMTESSE.

Immuable ! comme ma tendresse pour toi...

PAUL.

Eh bien, donc... adieu !

LA COMTESSE.

Où vas-tu ?

PAUL.

Me faire tuer en Afrique ! (Il s'élance dehors.)

LA COMTESSE.

Mon fils !

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, SUZANNE[1].

LA COMTESSE.

Elle !

SUZANNE.

J'ai entendu vos dernières paroles, madame; mais cette condition était inutile, vous n'aviez rien à craindre.

LA COMTESSE.

Comment ?

SUZANNE.

Il y a deux orgueils, madame : l'orgueil des familles riches ou titrées, qui repoussent comme indigne d'elles l'alliance d'une jeune fille qui n'a pour elle que son honneur. Mais il y a aussi l'orgueil du pauvre, qui rejette à son tour la main qu'on lui tendrait par pitié ou en rougissant. Soyez donc sans crainte, madame; j'établirai une telle barrière entre votre fils et moi, que votre tendresse n'aura plus à s'alarmer pour lui.

SCÈNE X.

Les Mêmes, VILLENEUVE, MARTHE, JOSEPH[2].

SUZANNE, essayant de sourire.

Viens donc, cher père; j'ai une heureuse nouvelle à t'annoncer.

1. Suzanne, la comtesse.
2. Joseph, Suzanne, Marthe, Villeneuve, la comtesse.

VILLENEUVE.

Une nouvelle?

SUZANNE.

Pars pour Londres avec Marthe... Et, à ton retour, un grand bonheur t'attend.

VILLENEUVE.

Comment?

SUZANNE.

Ton vœu le plus ardent est de nommer Joseph ton fils!... (S'adressant à Joseph.) Et vous, cher Joseph, Marthe me parle sans cesse de votre affection pour moi!... (Après un court silence.) Mon ami, ma main est à vous!

JOSEPH, tombant sur un siége, à moitié évanoui.

Ah!

VILLENEUVE.

Quelle joie!

MARTHE, courant à Joseph, qui tombe sur le fauteuil.

Ah! le pauvre garçon! il se trouve mal de bonheur!

SUZANNE, bas, à la comtesse[1].

Êtes-vous rassurée, madame?

1. Joseph, Suzanne, Villeneuve, Marthe, la comtesse.

ACTE QUATRIÈME.

Chez madame Tavernier, près de Dieppe. — Un salon de campagne. — Cheminée au fond, avec glace sans tain. Deux portes en pan coupé, donnant dans le jardin. Deux portes latérales, l'une donnant dans le cabinet du colonel, l'autre dans la chambre de Suzanne. — Piano à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COLONEL, MARTHE, SUZANNE, VILLENEUVE, ÉDITH. (Tout le monde est assis, Suzanne touche du piano.)

ÉDITH, à Villeneuve.

Du tout! du tout!... Vous nous appartenez, ainsi que mademoiselle Marthe, pour deux jours!

VILLENEUVE.

Mais!...

ÉDITH.

Comment!... débarqués tous deux à Dieppe ce matin, après vingt jours d'absence; arrivés chez nous à peine depuis deux heures, vous voulez déjà nous quitter, et nous emmener miss Suzanne?...

MARTHE.

Elle vous reviendra; mais il faut bien que nous la conduisions un peu au pauvre Joseph.

ÉDITH.

Mais il va venir, M. Joseph!

MARTHE.

Ici?...

ÉDITH.

Il arrive de Paris par le train d'une heure, la voiture va le chercher... Il a écrit à miss Suzanne... (On se lève.)

SUZANNE.

Oui, une lettre assez singulière, même!

MARTHE.

Je m'en rapporte bien à lui! Le plus drôle d'amoureux!... Le bonheur l'avait tellement attendri, qu'imaginez-vous, colonel, que, le jour de notre départ, il me faisait presque des déclarations, à moi!... Il me trouvait jolie... jugez!...

LE COLONEL, à part.

Elle a du montant, cette fille-là!... (Il remonte.)

ÉDITH.

Ainsi, voilà qui est convenu, vous nous restez!

VILLENEUVE, souriant.

Mais... je crains...

ÉDITH.

Oh! il n'y a pas à répliquer ici! Mon père est colonel!... Je commande à mon père!... donc, il faut m'obéir!... C'est de la discipline[1]!...

LE COLONEL.

Et puis il faut bien que vous nous parliez un peu de l'Exposition de Londres!... que nous disions du mal de ces scélérats d'Anglais!...

VILLENEUVE, riant[2].

Vous les détestez donc bien?... Mais ces grands champs de bataille de l'Industrie... cela rapproche. En voyant toutes ces machines utiles, on veut bien encore se battre, mais se battre à qui fera le plus de bien!... Les hostilités tombent! les haines s'effacent! le cœur s'élargit! on n'aime pas moins son pays, mais on ne déteste plus les autres!...

1. Marthe, Suzanne, le colonel, Villeneuve, Édith.
2. Marthe, Édith, Suzanne, le colonel, Villeneuve.

LE COLONEL.

J'ai toujours dit que ces expositions n'étaient bonnes qu'à démoraliser les masses!... (Tous rient.)

MARTHE.

Une médaille!... Je demande une médaille pour ce mot-là...

LE COLONEL, à part.

Piquante!... piquante!...

SCÈNE II.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

La voiture est avancée.

VILLENEUVE.

Colonel, voulez-vous me permettre d'aller chercher Joseph?...

LE COLONEL.

Nous vous mettons en voiture.

VILLENEUVE, à Suzanne.

A tout à l'heure, chère fille!... (Le colonel, Villeneuve et Édith sortent par le pan coupé à droite.)

SCÈNE III.

MARTHE, SUZANNE[1].

MARTHE.

Enfin! nous pouvons causer!... (Allant à Suzanne.) Eh bien, M. de Brignoles?...

SUZANNE.

Je ne l'ai pas vu depuis mon entretien avec sa mère.

MARTHE.

Comment?...

1. Suzanne, Marthe.

SUZANNE.

Une heure après votre départ, je partais avec madame Tavernier, en laissant ces mots pour lui : « Je vous rends votre parole, j'épouse M. Joseph Dupont ; c'est le désir de mon père et le mien. Quand vous recevrez cette lettre, je serai en route pour l'Angleterre avec mon père. Adieu ! »

MARTHE.

Rien de plus? pas un mot pour te justifier?...

SUZANNE.

C'eût été créer une lutte entre lui et sa mère. Je ne veux être ni l'objet ni le prix d'un débat.

MARTHE.

Mais lui?...

SUZANNE.

Il devait partir pour l'Afrique; ma lettre reçue, il est parti...

MARTHE.

Tu en es sûre?

SUZANNE.

Oui; ainsi, ne parlons plus de ce triste passé... Parler me fait mal!...

MARTHE.

Soit! parlons de l'avenir, alors!... Es-tu toujours résolue à ce mariage?...

SUZANNE.

Plus que jamais!... Et si Joseph m'aime réellement...

MARTHE.

Je te réponds de lui !... pense à toi !

SUZANNE, avec force.

Moi?... Je n'ai qu'un désir!... fuir ce monde qui n'est pas le mien. J'ai hâte d'échapper, par un mariage honnête et obscur, où je trouverai le bonheur, sois-en certaine, comme je l'y porterai, à ces prétendus hommages, à ces fades ou blessantes galanteries, dont une jeune fille est l'objet!... Ah! tu l'as bien dit, les hommes...

MARTHE.

Les hommes! c'est une nation abominable!...

SUZANNE.

Il y a vingt jours à peine que je suis ici! eh bien, ils me font tous la cour, dans ce château...

MARTHE.

C'est bien cela!...

SUZANNE.

Le sous-préfet!... l'ingénieur du département!... le receveur général!...

MARTHE.

Toutes les autorités constituées, enfin!

SUZANNE.

S'il n'y avait qu'eux, encore; mais lui!

MARTHE.

Qui? le colonel?

SUZANNE.

Il me poursuit de ses déclarations. (Lui donnant une lettre.) Tiens!... voilà les lettres que je reçois.

MARTHE, lisant.

« Céleste Suzanne! » Juste! style 1811, année de la comète.

SUZANNE.

Dès que je suis seule cinq minutes daus le salon, il accourt.

MARTHE.

Et des paroles brûlantes!

SUZANNE.

Tu connais la violence ombrageuse de mon père... Que dirait-il s'il surprenait le colonel?

MARTHE.

A tes pieds... Tu as raison!... Eh bien, attends! attends!... je vais te débarrasser de ton troubadour!... (Elle remonte.)

SUZANNE.

Comment?

MARTHE.

Je l'aperçois qui rôde par ici... Il vient chercher sa réponse. C'est moi qui la lui donnerai...

SUZANNE.

Mais...

MARTHE.

Laisse-moi avec lui!... Oh! je n'ai pas peur de la grande armée, moi!...

SUZANNE.

Que vas-tu faire?

MARTHE.

Il était colonel de hussards?... Eh bien, je vais lui faire une charge de cavalerie à fond de train.

SUZANNE.

Mais tu es folle?...

MARTHE, la poussant dehors.

Va donc!... (Suzanne sort par la gauche.)

SCÈNE IV.

MARTHE, LE COLONEL; il entre sur la pointe du pied sans voir Marthe.

MARTHE, allant à lui.

Savez-vous que c'est tout bonnement abominable, ce que vous avez fait là!...

LE COLONEL.

A qui en a-t-elle?...

MARTHE, disant les premiers mots de la lettre.

« Céleste Suzanne!... refuserez-vous d'ouvrir votre jeune âme...?

LE COLONEL.

Ma lettre!...

MARTHE.

Ah çà! pour qui nous prenez-vous?...

LE COLONEL.

Elle est originale!

MARTHE.

Et vous n'avez pas de honte... avec votre grade... avec vos épaulettes... avec une femme comme la vôtre... avec une fille adorable...

LE COLONEL, à part.

Quelle verve!... quels yeux!

MARTHE, frappant du pied.

Mais répondez donc!... Dites-moi s'il ne faut pas bien que vous soyez le plus... le plus... enfin, suffit!... de cette race maudite...

LE COLONEL.

Ah! ma foi!... elle est trop charmante!... (Allant à elle.) Gente eauté!...

MARTHE.

Qu'est-ce qu'il dit?...

LE COLONEL.

Je dis que je n'ai jamais vu minois si mutin que le vôtre!...

MARTHE.

Hein!...

LE COLONEL.

Regards si assassins!...

MARTHE.

Il est fou!...

LE COLONEL[1].

Oui! de vous!... Et ce petit sermon!... cette petite colère!... ces petits bras croisés!... ces petits pieds qui frappent la terre!... et ces grands yeux qui semblent vouloir tout dévorer!... tout cela est si gentil!... si friand!... que, ma foi!.., je n'y tiens plus!... Il faut que je vous embrasse!...

MARTHE.

Vous oseriez?...

1. Le colonel, Marthe.

LE COLONEL.

J'ose tout!... (Il l'embrasse.)

MARTHE[1].

Ah! le scélérat!... je l'ai!...

LE COLONEL, en s'éloignant et lui envoyant des baisers.

Adieu, Bossuet!... adieu, Massillon!... adieu, Bourdaloue!... Elle me plaît beaucoup, cette fille-là!

SCÈNE V.

MARTHE, puis SUZANNE.

MARTHE, hors d'elle.

Monstre!... insolent!... Je suffoque!...

SUZANNE, entr'ouvrant la porte[2].

Tu es seule? Eh bien, l'effet de ton sermon?

MARTHE.

Ah! il est joli... mon effet!...

SUZANNE, s'approchant.

Mais enfin, quel conseil me donnes-tu?

MARTHE.

Est-ce que je sais?... est-ce qu'il me reste des idées?... (Avec colère.) Mais c'est que je l'ai eu!... ma chère, je l'ai eu!...

SUZANNE.

Mais quoi?

MARTHE.

Quoi?... (Imitant le bruit d'un baiser.) Tiens!

SUZANNE, indignée.

Comment! il t'a...?

MARTHE.

Juste! Voilà ce que j'ai gagné à ton service... (Avec colère.) Et penser que je ne lui ai pas donné un soufflet! Il va l'avoir!...

1. Marthe, le colonel.
2. Suzanne, Marthe.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MADAME TAVERNIER[1].

SUZANNE, à Marthe.

Marthe! Marthe! (Marthe remonte au fond.)

MADAME TAVERNIER, avec grâce

Puis-je entrer?...

SUZANNE, souriant.

Chez vous?...

MADAME TAVERNIER.

Raison de plus pour ne pas vous déranger...

SUZANNE.

Nous déranger!...

MADAME TAVERNIER, prenant Suzanne par la main et la conduisant à droite.

C'est que j'ai un conseil à vous demander.

MARTHE[2].

Je m'éloigne, madame...

MADAME TAVERNIER.

Non, vous pouvez rester!... car vous connaissez aussi le jeune homme...

MARTHE, riant.

Ah! il y a un jeune homme?... (On s'assied.)

MADAME TAVERNIER.

Il s'agit d'un mariage!...

SUZANNE.

Pour Édith!... Voilà un homme qui sera bien heureux!...

1. Suzanne, Marthe, madame Tavernier.
2. Marthe, madame Tavernier, Suzanne.

MADAME TAVERNIER.

Je l'espère ! Un ancien projet de famille, qui se renoue... C'est M. de Brignoles.

SUZANNE, vivement.

M. de...?

MARTHE, bas.

Hum !...

MADAME TAVERNIER.

Depuis longtemps, ce mariage était le vœu de madame de Brignoles et le mien; mais son fils restait dans une réserve qui commandait la mienne... lorsqu'il y a trois jours, elle m'a fait dire qu'ils viendraient tous deux, aujourd'hui, causer avec moi de ce projet...

MARTHE.

Aujourd'hui !... Je le croyais en Afrique !...

MADAME TAVERNIER.

Non, il revient d'Angleterre...

MARTHE, à part.

Ah ! je comprends...

MADAME TAVERNIER.

Ils sont à Dieppe depuis avant-hier; mais voici ce qui m'inquiète : j'ai reçu au sujet du capitaine, ou plutôt d'une passion qu'il aurait eue...

MARTHE.

Une passion !...

MADAME TAVERNIER.

Une lettre anonyme dont je me tourmente un peu !... La lettre ne désigne personne, mais...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ÉDITH.

ÉDITH.

Le voici !... le voici !... (On se lève.)

MADAME TAVERNIER.

M. de Brignoles ?...

ÉDITH[1].

Il vient de descendre de cheval à la grille !... (A Suzanne.) Maman vous a-t-elle dit...?

SUZANNE.

Quoi ?

ÉDITH.

Que je ne veux rien faire sans votre conseil !...

SUZANNE.

Comment ?...

ÉDITH.

Je ne croirai à mon bonheur que si c'est vous qui le faites !... Maman parle d'une lettre qui la tourmente... Je ne sais ce qu'est cette lettre, et je ne veux pas le savoir... (A Suzanne.) Mais je veux que vous la lisiez, vous !...

SUZANNE.

Moi ?...

ÉDITH.

Je veux que vous soyez présente... que vous entendiez répondre M. de Brignoles si on l'interroge !... (Mouvement de Suzanne.) Je ne dirai oui que si vous me le conseillez !...

MADAME TAVERNIER, à Suzanne.

Vous entendez !...

ÉDITH.

Je me sauve et j'emmène mademoiselle Marthe.

MARTHE, bas, à Suzanne dont elle s'est rapprochée.

Du courage !

SUZANNE, bas.

J'en aurai !... (Marthe et Édith sortent par la droite.)

1. Marthe, madame Tavernier, Édith, Suzanne.

SCÈNE VIII.

MADAME TAVERNIER, SUZANNE, puis LE COLONEL et PAUL, entrant par le fond.

LE COLONEL, à Paul qu'il introduit par le pan coupé à gauche.

Arrivez !... arrivez !... on vous attend !...

PAUL, saluant madame Tavernier[1].

Madame!... (Apercevant Suzanne, à part.) La voici !... On me l'avait bien dit !...

MADAME TAVERNIER[2].

Comment! vous êtes seul ?... N'aurons-nous pas le plaisir de voir madame votre mère ?...

PAUL.

Je l'ai précédée à cheval de quelques instants !... (Descendant en scène et saluant Suzanne.) Mademoiselle !...

MADAME TAVERNIER.

Vous devez être surpris de trouver miss Suzanne ici ?...

PAUL.

Nullement; je l'ai crue d'abord en Angleterre, où j'ai vainement cherché à la rencontrer; mais j'ai appris, il y a trois jours, la présence de mademoiselle parmi vous, et je suis heureux d'arriver à temps pour la complimenter sur son mariage !... (A Suzanne.) Car, mademoiselle se marie, m'a-t-on dit ?...

LE COLONEL.

Son fiancé arrive aujourd'hui !...

SUZANNE.

Et mon mariage a lieu dans un mois. (Elle remonte pour cacher son trouble.)

LE COLONEL, étourdiment.

On pourra faire les deux cérémonies en même temps !...

1. Le colonel, Paul, madame Tavernier, Suzanne.
2. Le colonel, madame Tavernier, Paul, Suzanne.

MADAME TAVERNIER, avec reproche.

Mon ami!...

LE COLONEL.

A quoi bon ce mystère?... Mademoiselle Suzanne est au courant de tout!... Comment! j'ai déjà une fille à marier?... C'est incroyable[1]!...

MADAME TAVERNIER, souriant

J'en ai bien une...

LE COLONEL.

C'est juste!... Ah çà! j'ai fait part au capitaine de votre grand sujet de crainte... Cela n'a aucune valeur!.. aucune!...

PAUL.

Ah! oui!... Cette accusation anonyme!... cette lettre!...

MADAME TAVERNIER.

Qui me tourmentait un peu, en effet... et dont je voulais causer avec vous, monsieur de Brignoles... mais plus tard...

PAUL, vivement.

Pourquoi pas à l'instant, madame?

MADAME TAVERNIER.

Comment! vous voulez?...

PAUL.

Je ne saurais me justifier trop tôt.

SUZANNE, à part.

Ah! je ne puis y résister!... (Elle veut sortir.)

PAUL, vivement.

Veuillez rester, de grâce!...

SUZANNE, essayant de sourire.

Il s'agit, ce me semble, de questions qui ne sont guère de ma compétence!

1. Le colonel, madame Tavernier, Suzanne, Paul.

MADAME TAVERNIER, gaiement, la conduisant à droite et lui donnant un album.

Mais non, ne partez donc pas. Vous êtes la fondée de pouvoir d'Édith. (Bas.) Restez et observez !...

PAUL, à part [1].

Allons!... c'est le seul moyen de lire dans son âme !...

SUZANNE, à part.

Il ne verra rien sur mon visage!...

LE COLONEL, tout en s'asseyant.

Parlez, ma chère... parlez!... Les femmes font des affaires de tout... (Tout le monde s'est assis, Suzanne à droite, Paul au milieu.)

MADAME TAVERNIER.

Eh bien, monsieur de Brignoles... cette lettre vous accuse!...

LE COLONEL.

Vous accuse d'avoir eu une passion! La belle affaire! Mais c'est absurde!... Faire subir un interrogatoire à un capitaine de chasseurs... pour savoir... Ah bien, si l'on m'avait.. si l'on nous avait interrogés!...

MADAME TAVERNIER.

Mes scrupules ne sont ni déraisonnables ni excessifs!... Je sais très-bien que, nous autres femmes, nous devons toujours nous résigner à succéder à quelqu'un... Nous n'épousons jamais que des veufs !...

LE COLONEL, à part.

J'aime assez ce mot!...

MADAME TAVERNIER.

Je sais qu'un homme peut, et même doit, dit-on, avoir eu quelques aventures avant son mariage.

LE COLONEL.

Certainement !... certainement!... Cela fait qu'il n'y en a plus après...

1. Le colonel, Paul, madame Tavernier, Suzanne.

MADAME TAVERNIER.

Pas toujours!

LE COLONEL.

Hein?...

MADAME TAVERNIER.

Je dis : Pas toujours !

LE COLONEL, avec embarras.

En effet ! peut-être... quelquefois... mais c'est très-rare!...

MADAME TAVERNIER.

Mais, si j'en crois cette lettre, il s'agirait ici non pas d'une de ces affections légères qui s'évanouissent devant le mariage, mais d'un de ces liens funestes qui lui survivent... d'un de ces amours indestructibles... qui le détruisent...

LE COLONEL.

Je suis sûr qu'il n'y a pas de quoi fouetter un chat!... Enfin !...

PAUL.

Non, madame! Je n'ai pas eu une de ces passions que vous dépeignez si énergiquement.

LE COLONEL.

Quand je le disais!...

PAUL.

J'en ai eu deux!...

MADAME TAVERNIER.

Quoi?...

LE COLONEL, à part.

Deux!... Je me reconnais!... Il me plaît, ce gendre-là!...

PAUL.

Oui, deux!... L'une insensée, pour une créature indigne de ma mère et de moi; l'autre pour une jeune fille charmante, qui semblait l'image même de la pureté... (Avec douleur.) Eh bien, madame!... l'amour qu'il fallait craindre, c'était l'amour honnête!...

MADAME TAVERNIER.

Comment ?...

SUZANNE, à part.

De la force !... de la force !...

PAUL.

Mille obstacles me séparaient d'elle ! Je bravai tout pour l'appeler ma femme !... Interrogez ma mère... demandez-lui quels étaient ma douleur... mes transports !... demandez-lui si je ne lui ai pas arraché des larmes en me jetant à ses pieds pour obtenir son consentement !... demandez-lui si je ne l'ai pas épouvantée quand j'ai répondu à ses refus par des menaces... Oui... pour cette jeune fille, j'ai presque...

MADAME TAVERNIER, se levant.

Assez, monsieur ! assez ! Vous l'aimez encore !... (On se lève.)

PAUL.

Non, madame !

MADAME TAVERNIER.

Vous l'aimez encore !... J'en appelle à tous les cœurs de femme !... à madame votre mère, à miss Suzanne elle-même !...

SUZANNE.

A moi !...

PAUL [1].

Eh bien, soit ! J'accepte mademoiselle pour juge !... Qu'elle dise si l'on peut aimer encore apres une action comme celle qui m'a percé le cœur !... (A Suzanne.) Au moment où je brisais tous mes devoirs pour cette jeune fille... une seconde après qu'elle m'avait juré un amour éternel... elle donnait sa main à un autre !...

LE COLONEL.

A un autre !... une seconde après !... (A part.) Sexe enchanteur, mais toujours volage !...

PAUL, à Suzanne.

Cela vous paraît bien cruel, n'est-ce pas ?... Pourtant ce

1. Le colonel, madame Tavernier, Paul, Suzanne.

n'est rien encore; je l'ai revue depuis... (Avec une émotion mêlée de larmes.) Elle a été témoin de ma douleur !... Elle a entendu le cri de ma passion... Eh bien, elle est restée froide comme une statue! Je ne lui demandais pas d'amour, puisqu'elle en a choisi un autre... mais un geste de sympathie... de regret... (Suzanne reste immobile.) Un regard de compassion !... (Suzanne de même.) Rien... rien... (A madame Tavernier.) Ah ! vous pouvez me confier sans crainte l'avenir de votre fille, madame; le passé est mort en moi... car c'est... c'est le mépris qui l'a tué[1]...

SUZANNE, à part.

Je meurs !...

PAUL, à part.

Rien... rien... sur son visage !... N'importe !... elle ne peut pas m'avoir trahi !...

LE COLONEL, au fond.

Ah ! la voiture de madame la comtesse !...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ÉDITH, puis VILLENEUVE.

ÉDITH, entrant par le pan coupé à droite, et appelant.

Miss Suzanne !... miss Suzanne ! venez !... votre père !... (Villeneuve paraît pâle, défait.)

SUZANNE, courant à lui.

Mon père !... qu'as-tu?

MADAME TAVERNIER[2].

Comme vous êtes pâle !...

VILLENEUVE.

J'ai reçu un rude coup !

MADAME TAVERNIER.

Mais où est donc M. Joseph?

1. Paul, madame Tavernier, le colonel, Suzanne.
2. Paul, le colonel, Suzanne, Villeneuve, Édith, madame Tavernier.

VILLENEUVE.

Là ! dans le jardin... avec Marthe !

SUZANNE.

Mais qu'y a-t-il, au nom du ciel?...

MADAME TAVERNIER.

Dites-nous, de grâce !...

VILLENEUVE.

Je ne puis parler qu'à madame de Brignoles !...

SCÈNE X.

LES MÊMES, LA COMTESSE[1].

LA COMTESSE, paraissant à gauche.

A moi?...

VILLENEUVE.

Oui, madame... un entretien est nécessaire entre vous et moi...

MADAME TAVERNIER.

Nous vous laissons.

VILLENEUVE.

Pour un instant seulement.

SUZANNE.

Et moi aussi, cher père?...

VILLENEUVE.

Et toi aussi ! (Madame Tavernier, Édith, Paul, Suzanne et le colonel s'éloignent par le pan coupé à droite.)

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, VILLENEUVE.

LA COMTESSE.

Parlez, monsieur Villeneuve; je vous écoute !

1. Paul, le colonel, la comtesse, Villeneuve, Suzanne, madame Tavernier, Édith.

VILLENEUVE.

Madame, la réputation de ma fille est flétrie, sa vie est perdue!...

LA COMTESSE.

Flétrie!... perdue!...

VILLENEUVE.

On dit tout haut que ma fille est la maîtresse de votre fils... qu'elle n'a offert sa main à Joseph que pour couvrir sa liaison avec votre fils!...

LA COMTESSE.

Quelle infamie!...

VILLENEUVE.

Je l'ai entendu... moi... il y a une heure, à Dieppe, en plein jardin public, de la bouche de cette Laurence!

LA COMTESSE.

Qu'importent de telles calomnies?... Qui les croira?

VILLENEUVE.

Qui?... Joseph!... Il les croit déjà!...

LA COMTESSE.

M. Joseph?...

VILLENEUVE.

Il retire sa parole!...

LA COMTESSE.

Lui?...

VILLENEUVE.

Comment ces bruits sont-ils arrivés jusqu'à lui?... Cette femme l'a-t-elle averti?... Je l'ignore!... mais ce que je sais, c'est que, quand Joseph est arrivé... quand je lui ai parlé de son mariage, il m'a déclaré qui'il lui était impossible d'épouser Suzanne... Ah! il faut que je sache tout... et c'est à vous de me répondre, madame...

LA COMTESSE.

Comment?...

VILLENEUVE.

Il n'y a plus ici ni artisan ni grande dame. C'est un père qui parle à une mère... qui interroge une mère!...

LA COMTESSE.

M'interroger... sur quoi?...

VILLENEUVE.

Sur elle!... sur lui!... sur vous!... Toute calomnie a un point de départ! Quels étaient les rapports de votre fils et de Suzanne?... Je les ignore; moi, je ne les voyais jamais ensemble!... Mais vous... vous les réunissiez souvent, vous les conduisiez ensemble au théâtre, aux promenades... Quelle était leur manière d'être l'un avec l'autre?

LA COMTESSE, avec embarras.

Celle de deux personnes du monde!... des relations amicales...

VILLENEUVE.

Rien de plus...?

LA COMTESSE.

Rien de plus!... Pouvez-vous croire...?

VILLENEUVE, avec violence.

Que ma fille soit coupable?... Je l'aurais tuée si je le croyais! Non!... non!... Mais, sans aller jusqu'à une faute... c'est à votre conscience que je fais appel!... n'ont-ils pas pu aller jusqu'à l'amour?... N'avez-vous pas surpris entre eux...? (Avec larmes.) Ah! pardon!... pardon!... je vous offense!... Est-ce que, si vous aviez rien aperçu, vous ne m'auriez pas averti?... est-ce que vous n'auriez pas protégé ma fille contre votre fils?... contre elle-même? Oh! je suis un ingrat! Pardonnez-moi, mais je suis si malheureux!...

LA COMTESSE, très-émue.

Monsieur Villeneuve!...

VILLENEUVE.

Depuis un mois, je suis plein de soupçons... d'ombrages!... de craintes!... Et tenez, il n'y a pas jusqu'à votre attitude avec moi, maintenant, qui ne m'inquiète!...

LA COMTESSE.

Que voulez-vous dire?

VILLENEUVE, avec force et la regardant.

Pourquoi mes paroles semblent-elles vous embarrasser?... Pourquoi vos regards semblent-ils éviter les miens?... Pourquoi à ma première demande, au lieu de jurer...?

LA COMTESSE, vivement.

De vous jurer, quoi?... Que Suzanne est la plus noble créature que je connaisse?... Je le jure!... Que toute personne qui l'accuserait serait infâme?... Je le jure!... Que tout homme qui la repousserait serait un insensé et un lâche?... Je le jure!...

VILLENEUVE.

Eh bien, jurez-le donc à Joseph!...

LA COMTESSE.

M. Joseph?

VILLENEUVE.

C'est devant vous qu'il faut qu'il l'accuse... C'est devant lui qu'il faut que vous la défendiez... (Apercevant Joseph.) Le voici; je confie notre honneur au vôtre. — Approche, Joseph.

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, sur le devant; VILLENEUVE, au fond; JOSEPH paraît, puis MARTHE, puis LE COLONEL, MADAME TAVERNIER, SUZANNE, ÉDITH, PAUL.

LA COMTESSE.

Que va-t-il dire?

VILLENEUVE, allant à la porte de la chambre de Suzanne.

Viens, Suzanne!

LE COLONEL.

Qu'y a-t-il? Mademoiselle Marthe stupéfaite...

MARTHE.

Et il y a bien de quoi!...

VILLENEUVE [1].

Vous allez tout savoir, colonel (*A Joseph.*) Joseph, tu m'as souvent parlé de ta gratitude et de ton affection !...

JOSEPH.

Elles ne mourront qu'avec moi, monsieur Villeneuve!...

VILLENEUVE.

Je ne t'en demande qu'une marque!...

JOSEPH.

Laquelle?...

VILLENEUVE.

Une réponse franche.

LA COMTESSE, *à part.*

Je suis perdue!...

VILLENEUVE.

Pourquoi, après avoir accepté la main de Suzanne, la refuses-tu ?...

TOUS, *avec un cri de surprise.*

Que dites-vous?

VILLENEUVE.

Ce qui est!... (*A Suzanne.*) Suzanne, ton mariage est rompu !...

SUZANNE et PAUL, *avec un cri de joie.*

Rompu!...

VILLENEUVE, *à part, les regardant tous deux.*

Quel cri de joie!...

ÉDITH, *descendant.*

Rompu!... Pourquoi?... pourquoi?...

MARTHE, *descendant* [2].

Ah! je vous défie bien de le deviner, par exemple!... Joseph refuse d'épouser Suzanne parce qu'il en aime une autre.

1. La comtesse, Villeneuve, Suzanne, Joseph; les autres au fond.

2. Le colonel, la comtesse, Villenouve, Marthe, Suzanne, Édith, Joseph; au fond, madame Tavernier, Paul.

VILLENEUVE.

Dis-tu vrai?...

LA COMTESSE.

Ciel!...

ÉDITH.

Une autre! en préférer une autre à mademoiselle Suzanne!... Et qui, grand Dieu?... qui?...

MARTHE.

Moi, mademoiselle, moi! Voilà ce qu'il vient de me déclarer à l'instant. Hein! faut-il que les hommes soient bêtes!

LE COLONEL.

Pas si bêtes! pas si bêtes!...

LA COMTESSE, à part.

Je suis sauvée!...

MARTHE.

Si vous l'aviez entendu, tout à l'heure, les yeux remplis de larmes, et la voix tremblante, me dire...

JOSEPH, vivement.

Vous dire que votre esprit, votre cœur!...

MARTHE.

Bon!... le voilà qui recommence!... Il redevient fou!... Il paraît, du reste, que c'est toujours ainsi quand les hommes s'avisent d'aimer une femme laide!

LE COLONEL, riant.

Ah! ah! ah!...

MARTHE.

L'effort immense qu'ils sont obligés de faire, car enfin... c'est contre nature..., transforme leur passion en une maladie aiguë. (Tous se mettent à rire, même Joseph.) Vous riez!... vous riez!... Au lieu de rire, vous allez demander pardon à Suzanne.

JOSEPH.

Je ne suis pas assez fat pour craindre les regrets de mademoiselle Suzanne!... Ce qu'elle perd vaut si peu!...

MARTHE.

Que ce que je gagne ne vaut pas grand'chose !... Eh bien, il est sincère, au moins!... Mais je n'ai pas encore dit oui...

JOSEPH, s'approchant d'elle.

Oh! je ne suis pas exigeant, je ne vous demande qu'une chose... Promettez-moi de m'épouser le jour...

MARTHE.

Le jour?...

JOSEPH.

Où vous me sauterez au cou.

MARTHE.

Ah! par exemple, j'accepte!...

VILLENEUVE, riant.

Où vas-tu?

JOSEPH.

Dans quelques instants, vous le saurez!... (Il commence à s'éloigner vers le pan coupé à gauche.)

MARTHE, le suivant avec Édith.

Et sur qui comptez-vous pour m'attendrir?...

JOSEPH, s'éloignant toujours, suivi de Marthe, Édith, le colonel et la comtesse qui remontent avec lui.

Sur moi! Je ne veux faire appel qu'à mes propres moyens de séduction.

MARTHE, riant.

Ah! monsieur le séducteur!

LE COLONEL, riant.

Il est digne d'elle!... (Joseph est au fond et déjà sorti de la chambre. Édith et Marthe sont près de lui. Le colonel et la comtesse sont sur le seuil de la porte. Villeneuve est un peu derrière eux.)

PAUL, s'approchant de Suzanne, qui est restée sur le devant et à demi-voix [1].

J'étais bien sûr que tu ne m'avais pas trahi!

1. Suzanne, Paul.

SUZANNE.

Monsieur Paul!...

VILLENEUVE, entendant le dernier mot de Paul et se retournant, à part.

Trahi!...

PAUL, à Suzanne.

Mais regarde-moi donc avec ces yeux qui ne savent pas mentir!...

VILLENEUVE, descendant vivement entre eux.

Regarde-moi!...

SUZANNE.

Mon père!...

PAUL.

Ciel!...

VILLENEUVE.

C'était donc vrai, malheureuse?...

PAUL.

Monsieur!...

VILLENEUVE.

Cette Laurence avait donc raison?...

SUZANNE.

Mon père, écoutez-moi!...

VILLENEUVE.

Va-t'en!... va-t'en!...

TOUS, redescendant en scène.

Qu'y a-t-il?...

SCÈNE XIII.

Les Mêmes. LE COLONEL, LA COMTESSE, MADAME TAVERNIER, ÉDITH et MARTHE paraissent successivement sur le seuil de la salle à manger, attirés par le bruit. — (Suzanne, voyant paraître madame de Brignoles, qui est entrée la première avec le colonel, s'est élancée vers elle.)

SUZANNE.

Il y a... qu'à la fin, mon cœur éclate!... Il y a que, depuis ce matin, je suis forcée de dissimuler... de mentir... Ah! tous

ces mystères... tous ces soupçons me pèsent, me révoltent, m'humilient. Il faut que la vérité se fasse jour enfin, et que je paraisse ce que je suis! Justifiez-moi, madame.

MARTHE[1].

A la bonne heure!...

SUZANNE, à la comtesse.

Est-il vrai que je n'ai jamais trahi aucun devoir?...

LA COMTESSE.

C'est vrai!...

SUZANNE.

Est-il vrai que j'ai pu croire que vous vouliez m'appeler votre fille?

LA COMTESSE, après un court effort.

C'est vrai!

SUZANNE.

Est-il vrai enfin que, quand j'ai su que vous me repoussiez... j'ai brisé ma vie pour mettre entre votre fils et moi une barrière éternelle?... que je me suis enfuie?...

VILLENEUVE, courant à elle et l'embrassant avec passion.

Oh! je suis un malheureux!... Pardonne-moi!... T'avoir accusée!... Pardon!... pardon!...

SUZANNE.

Mon père!...

ÉDITH.

Mais pourquoi donc avoir repoussé Suzanne?

VILLENEUVE, vivement.

Pourquoi?... C'est moi qui le dirai. Madame la comtesse a repoussé ma fille, parce qu'elle était ma fille... Ne croyez pas que je l'accuse... Elle a eu raison : de telles alliances ne sont bonnes ni pour l'aristocratie ni pour le peuple.

LE COLONEL.

Il a du bon sens, cet homme-là!...

1. Le colonel, la comtesse, Suzanne, Marthe, Villeneuve, madame Tavernier, Édith, Paul.

VILLENEUVE.

Refusez donc nos filles... vous en avez le droit!... Mais venir les prendre à notre foyer!... mais vouloir en faire les maîtresses de vos fils, pour défendre vos fils!... c'est profaner le plus pur de tous les sentiments!... c'est déshonorer l'amour maternel!...

PAUL, à Villeneuve[1].

Monsieur Villeneuve!...

LE COLONEL.

Il a trop de bon sens!

LA COMTESSE.

Laissez-le parler!...

VILLENEUVE.

Je parle comme on parle dans le monde où je vis. Dites-moi, vous, madame, comment pareille action s'appellerait dans la langue de votre monde?...

LA COMTESSE, après un silence, avec force.

Dans toutes les langues du monde, monsieur, cela s'appelle un crime!... Les mères me pardonneraient, j'espère; mais, quand une âme droite reconnaît qu'elle a commis un crime... il ne lui reste plus qu'une chose à faire!... le réparer!... Monsieur Villeneuve, je vous demande la main de votre fille pour mon fils.

TOUS.

Ciel!...

ÉDITH.

Quel bonheur!... Je suis abandonnée aussi!...

1. Le colonel, la comtesse, Paul, Villeneuve, Suzanne, Marthe, Édith, madame Tavernier.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH, une lettre à la main.

Victoire!... victoire!...

TOUS.

Qu'y a-t-il?

JOSEPH.

Il y a?... il y a?... Tenez!... C'est de nos délégués... Voici leur lettre!...

MARTHE.

Que disent-ils?...

JOSEPH.

« Jury de l'Exposition!... Grande médaille de première classe : M. Villeneuve!... »

VILLENEUVE.

Quoi!... (Marthe saute au cou de Joseph.)

JOSEPH, avec un cri de joie.

Ah!...

MARTHE.

Ah! ma foi!... ça y est!...

LE COLONEL.

Il a gagné!...

ÉDITH, embrassant Suzanne.

Chère miss Suzanne!...

MADAME TAVERNIER, de même.

Chère enfant!...

LA COMTESSE[1].

Et moi ?... (Suzanne l'embrasse.)

LE COLONEL.

Et moi?... (Il l'embrasse.) Est-il heureux, ce coquin de capitaine!...

1. Paul, le colonel, Suzanne, la comtesse, Villeneuve, Joseph, Marthe, Édith, madame Tavernier.

FIN.

LES PÈRES ET LES ENFANTS

AU XIXe SIÈCLE

(ENFANCE ET ADOLESCENCE)

Par ERNEST LEGOUVÉ

de l'Académie française

UN VOLUME GRAND IN-18.

Dans le cours d'une vie littéraire déjà marquée par bien des succès, M. Legouvé s'est plu à entremêler ses compositions de toute sorte, poésies, romans, pièces de théâtre, d'études sur d'importantes questions sociales. Le mélange leur a également profité, les unes y gagnant en portée morale ce que les autres y gagnaient en mouvement, en vivacité, en intérêt dramatique.

Les questions qui attirent M. Legouvé n'ont rien de général ni d'abstrait; elles se rapportent à notre situation présente : ce sont celles qu'introduisent ou renouvellent les récentes transformations de notre société..... En pareille matière, les difficultés abondent : il est loin de se les dissimuler, de les éluder; il va même au-devant des objections et s'en fait officieusement le consciencieux avocat; mais il se réserve la réplique, qui est toujours animée, spirituelle, éloquente dans l'occasion, et, avec un air piquant de paradoxe, très-persuasive. Ses habitudes littéraires lui font le plus souvent enfermer ces controverses dans le cadre d'un récit, d'une scène, d'un entretien, et revenir ainsi, sans que l'imitation y soit pour rien, à la forme du dialogue que

les anciens donnaient volontiers à leurs expositions didactiques. Son commerce habituel avec le théâtre a eu encore un autre effet : il ne s'est pas contenté du public des lecteurs, qu'il a trouvé cependant si empressé et si favorable ; il en a souhaité un autre avec lequel il pût entrer en communication plus directe, sur qui il pût d'abord, par un développement oral, éprouver ses idées. C'est ce qu'il lui a été donné de faire, non-seulement il y a trois ans, dans une chaire consacrée à des conférences privées, mais dans une chaire officielle, bien considérable, celle du Collége de France, dont lui permettait l'accès le souvenir qu'y avait laissé l'enseignement de son père. Là se sont produits avec éclat ses deux principaux ouvrages de morale : en 1848, l'*Histoire morale des femmes ;* en 1867, le livre qui est le sujet du présent article, *les Pères et les Enfants au* XIX*e siècle*.

Il y a entre les pères et les enfants des rapports naturels, une nécessaire correspondance de devoirs et de sentiments, dont le fond ne peut changer et doit se retrouver à peu près le même en tout temps et partout, dans les états de civilisation les plus divers. Ce n'est pas la recherche philosophique de ces rapports que s'est proposée M. Legouvé..... Son point de départ est précisément, ce que d'ailleurs il s'applique lui-même à décrire en judicieux et fin observateur, la constitution actuelle, le caractère nouveau de la famille, sous l'empire des principes d'égalité, de liberté, qui ont remplacé les maximes et les pratiques de l'ancien régime ; la famille, telle que l'ont faite les dispositions du code appelé désormais à nous régir. Cet état de choses, il l'accepte du mouvement irrésistible qui l'a établi et le maintiendra ; il l'accepte sans réserve, avec les côtés fâcheux qui peuvent s'y rencontrer, mais aussi avec les voies heureuses qu'il lui paraît ouvrir à l'amélioration sociale.....

« Ce livre n'est autre que le journal du père, c'est-à-dire sa biographie morale, racontée par lui-même, au fur et à mesure des événements de son existence à deux.

« J'ai donné à ce père une profession, la mienne ; non que ce récit soit en rien celui de ma vie ; mais j'ai espéré prêter ainsi plus de réalité à mon personnage, plus de force à ses sentiments

« Au début du livre, le père a trente-cinq ans, son fils en a six ou sept. Le père, jusque-là, a subi, comme nous tous, cette douce loi qui rapproche de plus en plus les parents des enfants, mais sans réfléchir sur les conséquences profondes de ce rapprochement continu; il s'est laissé être heureux, rien de plus. Un des mille hasards de cette vie commune, une question jetée en l'air par l'enfant, crée entre eux un lien nouveau; le père entre dans son rôle d'éducateur; il ne prévoit guère, au commencement, où le conduira ce premier pas; il croit tenter seulement, avec son cher petit compagnon, une excursion dans le domaine des faits extérieurs, de la science usuelle; mais voilà qu'il est entraîné peu à peu du monde physique dans le monde moral, puis dans le monde de la pensée, puis dans le monde de la passion, puis dans le monde religieux, c'est-à-dire au delà du monde. A mesure qu'il marche, se lèvent devant lui, les uns après les autres, et sous toutes formes, les plus graves problèmes cachés dans cette vie de famille plus intime. C'est tantôt une loi morale à expliquer, tantôt une connaissance nouvelle à acquérir, tantôt une de ces rencontres pathétiques dont la vie abonde, et qui vous jettent tout à coup au cœur d'une question vitale... Il faut examiner ces difficultés; l'enfant est là qui en réclame la solution. Et cependant, tout en élevant son fils, le père s'élève lui-même; il s'améliore en améliorant et pour améliorer! Ainsi se produit peu à peu ce double fait, cette double action qui embrasse bientôt leur existence entière : l'éducation de l'enfant par le père, l'éducation du père par l'enfant. »

Je ne pouvais mieux faire que de transcrire cette analyse, où est si bien expliquée, non-seulement la pensée du livre, mais, pour emprunter encore un terme à la poétique du théâtre, l'action qui la développe. Je n'y ajouterai pas le détail des scènes; c'est dans le livre même qu'il faut les aller chercher; un exposé succinct leur retirerait trop de leur agrément. Il me suffira de dire, d'une manière générale, qu'elles sont heureusement imaginées, naturellement tirées des accidents de la vie ordinaire, étrangères à cet arrangement artificiel qu'on a justement blâmé chez Rousseau. L'habile auteur dramatique s'y fait recon-

naître à l'art du dialogue, à une progression d'intérêt qui accompagne toujours le progrès logique des idées, enfin à une disposition par laquelle est mis en contraste, à la fin du volume, avec les aimables et touchantes peintures qui, jusque-là, l'ont rempli, le sombre et effrayant tableau d'une impiété filiale trop commune dans les campagnes. Son *roi Lear de village* est l'image saisissante et très-vraie, bien qu'à dessein grossie par l'art, de tant de malheureux paysans, qui, par un imprudent abandon de leur bien, sont devenus les importuns créanciers, les hôtes négligés, maltraités même, d'enfants ingrats, comptant avec impatience des jours qui se prolongent trop à leur gré, quelquefois même, cette horreur s'est vue, les abrégeant.....

Un des principaux mérites, des principaux agréments de ce livre, c'est de nous offrir partout d'ingénieux parallèles entre l'ancienne société et la nouvelle, et, en même temps, des raisons de ne pas être trop mécontents de notre lot. Tel est, entre autres, le caractère d'un charmant chapitre intitulé : *la Politesse aristocratique et la Politesse démocratique*. Chacune y a son représentant, son défenseur, qui en font ressortir à l'envi, dans une discussion animée, semée d'observations fines et de traits délicats, le fort et le faible. La dispute finit par un sage compromis, un raisonnable traité de paix :

« ... Si notre politesse est plus pure dans son principe, la vôtre est plus gracieuse dans sa forme, plus chevaleresque dans son expression. Pour faire un homme parfaitement poli, il faudrait deux choses : les principes d'aujourd'hui et les manières d'autrefois. »

Si M. Legouvé, à qui n'échappent point plus qu'à tout autre les imperfections du temps présent, lui reste cependant favorable, il n'a pas un moindre optimisme à l'égard de la nature humaine. Il se fie à ses bons penchants ; et, alors même qu'elle se fourvoie et s'égare, il ne se hâte point d'en désespérer. Il eût pu trouver ce trait charmant de Térence : un de ces vieillards qu'a si bien peints, qu'a si bien fait parler l'aimable comique latin, s'écrie, en voyant rougir son fils adoptif, sur l'honnêteté duquel il a des doutes : « Il a rougi, nous sommes sauvés!... »

..... M. Legouvé n'en est, du reste, qu'à la moitié de sa tâche. Il ne s'est occupé dans ce volume, comme l'indique le titre, que de *l'enfance* et de *l'adolescence;* un autre volume sera consacré à *la jeunesse;* là lui apparaîtront, il le prévoit, des questions plus graves et plus délicates encore que celles qu'il a traitées jusqu'ici. Nous pouvons prévoir, de notre côté, qu'il y montrera la même indépendance d'esprit, la même sagacité spirituelle d'observation, la même passion éloquente du vrai et du bon, le même talent de conteur, de poëte dramatique et d'écrivain.

PATIN.

(Extrait du *Journal des Savants*, août 1867.)

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.

